

S.-Y. Kuroda

---

# POUR UNE THÉORIE POÉTIQUE DE LA NARRATION

INTRODUCTION, NOTES ET ÉDITION DE SYLVIE PATRON



**ARMAND COLIN / RECHERCHES**

---

# Pour une théorie poétique de la narration

---

*Essais de S.-Y. Kuroda,  
traduits de l'anglais (États-Unis)  
par Cassian Braconnier, Tiên Fauconnier  
et Sylvie Patron*



S.-Y. KURODA

---

# Pour une théorie poétique de la narration

---

*Essais de S.-Y. Kuroda,  
traduits de l'anglais (États-Unis)  
par Cassian Braconnier, Tiên Fauconnier  
et Sylvie Patron*

Introduction, notes et édition de Sylvie Patron

Ouvrage publié avec le concours  
de l'Université Paris-Diderot  
et de l'Agence nationale pour la recherche

**ARMAND COLIN / RECHERCHES**

### **Parmi nos derniers titres**

- Guy Di Méo, *Les Murs invisibles. Femmes, genre et géographie sociale*, 2011.  
Odette Louiset, *L'Oubli des villes de l'Inde. Pour une géographie culturelle de la ville*, 2011.  
Sébastien Baud, *Faire parler les montagnes. Initiation chamanique dans les Andes péruviennes*, 2011.  
Martial Poirson, *Les Ombres de Molière. Naissance d'un mythe du XVII<sup>e</sup> à nos jours*, 2012.  
Perrine Marthelot, *Karl Bühler: du contexte à la situation, la signification*, 2012.  
Pierre Boudrot, *L'Écrivain éponyme*, 2012.  
Verushka Alvizuri, *La Fabrique de l'aymarité en Bolivie. Histoire d'une construction ethnique (1952-2006)*, 2012.

Illustration de couverture : XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Conception de la couverture : Raphaël Lefevvre

Mise en pages : PCA

©Armand Colin, Paris, 2012

ISBN : 978-2-200-27279-1

[www.armand-colin.fr](http://www.armand-colin.fr)



Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés, réservés pour tous pays. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans le présent ouvrage, faite sans l'autorisation de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les courtes citations justifiées par le caractère scientifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées (art. L. 122-4, L. 122-5 et L. 335-2 du Code de la propriété intellectuelle).

ARMAND COLIN ÉDITEUR • 21, RUE DU MONTPARNASSE • 75006 PARIS

# Remerciements

Je remercie tout d'abord Cassian Braconnier, Tièn Fauconnier et Susan Fischer, sans qui cet ouvrage n'aurait pu voir le jour. Que soient également remerciés pour leur aide, leur soutien, leur relecture ou leur collaboration à des titres divers : Claire Badiou-Monferran, Ann Banfield, Franck Bauer, Marc Dominicy, Joseph Emonds, Jean-Marie Fournier, Jacqueline Guéron, Anne-Marie Le Fée, Rui Linhares-Dias, Vincent Nyckees, Éric Marty, Marie-Cécile Patron, Gilles Philippe, Christian Puech, Cécile Sakai, Didier Samain, Anne Zribi-Hertz.

Je remercie Françoise Lavocat, responsable du programme HERMÈS, financé par l'Agence nationale pour la recherche (ANR), qui soutient cette publication.

Je remercie l'Université Paris Diderot-Paris 7 pour le congé sabbatique qui m'a été accordé pour réaliser cet ouvrage, ainsi que le Centre d'études et de recherches interdisciplinaires de l'UFR Lettres, arts, cinéma (CÉRILAC) et la composante « Littérature au présent », qui soutiennent également cette publication.



# Introduction

*My interest in this area also has its origin in problems in Japanese syntax, but the problems dealt with in these articles are of a general character<sup>1</sup>.*

*Enfin, les travaux de Kuroda sur la théorie du récit [...] me paraissent fondamentaux par l'éclairage qu'ils apportent sur les rapports entre langage et communication. Chomsky avait déjà mis en doute, dans quelques remarques programmatiques, l'idée que le langage se définit par sa fonction de communication. Mais c'est à Kuroda que revient le mérite d'avoir fourni une preuve décisive, basée sur une argumentation serrée, linguistique et philosophique, que le langage ne peut pas se ramener à la fonction de communication; en particulier, une théorie « communicationnelle » du récit est incapable de rendre compte de toutes les variétés de textes<sup>2</sup>.*

*Car il ne suffit pas de constater qu'un poème, un roman, une pièce de théâtre, sont faits de « mots » pour se voir autorisé, de ce seul fait, à accumuler, à propos de tels objets, tous les fragments de savoir qu'ils illustrent. Il y aurait là une dérive vers un encyclopédisme du détail qui, sans jamais connaître de terme, ne déboucherait sur aucune théorisation – un peu comme la sophistique d'Hippias reconstruite par Platon<sup>3</sup>.*

Les six essais qui composent cet ouvrage concernent tous, centralement ou de façon plus marginale, le problème de la narration de fiction, envisagé d'un point de vue linguistique. Ces textes interrogent aussi bien les fondements linguistiques de certaines théories de la narration existantes que la place que pourrait avoir une théorie descriptivement plus adéquate de la narration de fiction dans une théorie générale de l'usage du langage. La plupart des essais ont été écrits et

1. « Mon intérêt pour ce domaine a également été suscité par des problèmes de syntaxe japonaise. Mais les problèmes abordés dans ces articles revêtent un caractère général » (Kuroda, 1979a, VIII; je traduis). À propos de Kuroda, 1973a et 1976a (voir, dans ce volume, Chap. 1 et 3). Pour les références complètes des ouvrages et articles cités, voir la bibliographie, p. 199-210.
2. Ruwet, 1979, p. 11. À propos de Kuroda, 1979c [1973a] et 1979c [1974a] (voir, dans ce volume, Chap. 1 et 2).
3. Dominicy, 1991, p. 152.



publiés dans la décennie 1970 (il convient de mettre à part le sixième, qui a été publié en 1987, mais dont le texte liminaire précise qu'il a été écrit près de dix ans auparavant). Ils doivent, bien sûr, être lus et replacés dans leur temps, dans la conjoncture intellectuelle qui leur est propre. Mais je considérerai que j'ai atteint mon but en réalisant cette édition si je parviens à montrer qu'en dépit de leur (relative) ancienneté, ces textes conservent un intérêt théorique direct.

On pourrait, j'imagine, m'opposer que cette édition donne une image déformée de l'œuvre de S.-Y. Kuroda. Il est vrai qu'elle ignore, ou paraît ignorer, une dimension essentielle de cette œuvre, qui est son interdisciplinarité<sup>1</sup>. La bibliographie de Kuroda comporte des travaux en phonologie, en syntaxe (Kuroda est le premier linguiste à avoir appliqué les démarches de la grammaire générative transformationnelle à l'étude de la langue japonaise), en sémantique, en pragmatique, en linguistique mathématique, en philosophie du langage, en histoire et en épistémologie de la linguistique<sup>2</sup>. Les essais réunis dans cet ouvrage ne représentent qu'une faible part de ces publications (ce qui ne veut pas dire que cette part soit négligeable et, par exemple, Kuroda est aussi le premier linguiste formel à s'être intéressé à la représentation du point de vue dans le récit de fiction). Il me semble néanmoins qu'on peut voir les choses autrement et considérer que l'interdisciplinarité se retrouve dans les essais eux-mêmes : la grammaire du japonais dans « Where epistemology, style and grammar meet – a case study from Japanese » (« Où l'épistémologie, la grammaire et le style se rencontrent : examen d'un exemple japonais ») ; la sémantique dans le même essai, dans « On grammar and narration » (« Grammaire et récit »), dans « Reflections on the foundations of narrative theory » (« Réflexions sur les fondements de la théorie de la narration ») ; la pragmatique dans « Some thoughts on the foundations of the theory of language use » (« Quelques réflexions sur les fondements de la théorie de l'usage du langage ») et dans « The reformulated theory of speech acts. Toward a theory of language use » (« La théorie des actes de discours reformulée. Pour une théorie de l'usage du langage ») ; la philosophie du langage dans « A study of the so-called topic *wa* in passages from Tolstoy, Lawrence, and Faulkner (of course in Japanese

1. Voir Kuroda, 1979a et 1979c. Voir aussi Georgopoulos et Ishihara (éd.), 1991.

2. Voir la bibliographie publiée sur le site du département de linguistique de l'Université de Californie à San Diego (UCSD) : <http://ling.ucsd.edu/kuroda/bibliography.html> (consulté le 3 janvier 2012).

translation)» (« Étude du “marqueur de topique” *wa* dans des passages de romans de Tolstoï, Lawrence et Faulkner (en traduction japonaise, évidemment)»). On pourrait même aller jusqu’à dire que ces essais résumant et synthétisent la nature et la force de l’œuvre de Kuroda comme une sorte de synecdoque. On y retrouve des idées et des principes que Kuroda partage avec les autres membres de sa communauté de travail et de recherche : l’autonomie et le primat de la syntaxe, le recours aux jugements des locuteurs, l’opposition entre la compétence et la performance linguistiques, le mentalisme ; mais aussi un certain nombre de traits qui contribuent puissamment à son originalité : le primat du japonais (c’est toujours à partir du japonais que Kuroda critique les généralisations faites à partir de l’anglais ; c’est souvent le japonais qui l’aide à clarifier des aspects fondamentaux du langage qui n’ont pas nécessairement d’expression dans d’autres langues), l’intérêt constant pour la sémantique, l’inflexion philosophique de la linguistique, donnée notamment par la philosophie du langage européenne.

Il convient également de reconnaître, au-delà des différences sur lesquelles je reviendrai, l’unité de thème et de style qui caractérise ces essais. Dans les cinq premiers, c’est la problématique des rapports entre le langage et la communication qui peut servir de fil conducteur. Le dernier (dans l’ordre chronologique des publications) renoue avec certains thèmes et certaines caractéristiques du premier, sans toutefois déboucher sur le même type de généralisation (il reste dans le cadre de la linguistique japonaise et de l’analyse syntaxique et sémantique de *wa*). Ces essais se complètent, s’appuient les uns sur les autres ; au besoin, ils reviennent sur certaines propositions antérieures pour les nuancer, les complexifier, les resituer dans un cadre théorique différent. Il est à noter que le deuxième, « Grammaire et récit », est repris et développé dans le troisième, « Réflexions sur les fondements de la théorie de la narration ». Cependant, Kuroda les traite comme deux articles distincts, et il m’a paru souhaitable de les donner à lire tous les deux. En ce qui concerne le style, au sens large du terme, une caractéristique majeure de ces essais est le souci de la théorisation. Kuroda ne tombe jamais dans cet « encyclopédisme du détail » qu’évoque l’épigramme de Marc Dominicy et qui est si fréquent dans les travaux de linguistique et de stylistique aujourd’hui. On le voit souvent écarter des considérations, voire des objections secondaires, qui risqueraient de le détourner de son propos. Il se montre constamment attaché à la

netteté de sa démonstration, à en suivre et à en faire suivre le fil, à en souligner les points principaux, les arguments décisifs. Kuroda a aussi des mots et des expressions préférés: *essential, essentially* (« essentiel » ou « fondamental », « essentiellement »), *relevant* (« pertinent »), *be that as it may* (« quoi qu'il en soit »). Il recourt volontiers à des expressions utilisées en mathématiques: *the illocutionary effect remains invariant under substitution of hearers* (« l'effet illocutionnaire reste invariant par une substitution des auditeurs »)<sup>1</sup>. Cela ne l'empêche pas de faire preuve de distance et d'humour, de se permettre des boutades (« la performance linguistique, c'est l'*histoire*<sup>2</sup>! »), des propos irrévérencieux ou que l'on jugerait tels si l'on adoptait précisément de manière a-critique la position inverse de celle qui se trouve formulée (« Il n'y a rien de sacré dans ce que Searle écrit<sup>3</sup> »).

On l'aura compris, cette édition se veut aussi un hommage à S.-Y. Kuroda, disparu le 25 février 2009. Elle s'inscrit dans le prolongement de la journée d'étude « Aux quatre coins de la linguistique: journée d'hommage à Yuki Kuroda<sup>4</sup> », des rencontres et des discussions qui y ont eu lieu, et a été réalisée avec la collaboration de sa veuve, Susan Fischer (à qui je dois notamment la découverte de « A study of the so-called topic *wa* in passages from Tolstoy, Lawrence, and Faulkner (of course in Japanese translation) »).

## Les arrières-plans intellectuels des essais de Kuroda

Comme je l'ai indiqué plus haut, ces essais ne peuvent se comprendre qu'en étant replacés dans leur temps et dans leur conjoncture intellectuelle propres. Cette perspective me conduira à aborder successivement les points suivants. Tout d'abord, je présenterai rapidement le moment de l'histoire de la linguistique générative appelé « sémantique générative », qui coïncide avec la période d'écriture et de publication des essais (d'écriture seule dans le cas du sixième, qui n'est du reste que lointainement concerné par ces questions). Ayant

1. Kuroda, 1980, p. 75, et Chap. 5, p. 167.

2. Chap. 3, p. 131.

3. Chap. 5, p. 163.

4. Organisée par Jacqueline Guéron et Anne Zribi-Hertz pour l'équipe « Langues et grammaire » de l'UMR « Structures formelles du langage » (CNRS/Université de Paris 8-Vincennes-Saint-Denis), Centre Pouchet, 10 septembre 2009 (avec la participation d'Ann Banfield, Joseph Emonds, Susan Fischer, Jacqueline Guéron, Christian Leclère, Takuya Nakamura, Sylvie Patron, Mireille Piot, Jean-Roger Vergnaud, Anne Zribi-Hertz).

exposé la position de Kuroda à l'égard des propositions théoriques et de certaines propositions empiriques de la sémantique générative, je rappellerai dans un deuxième temps les termes de la polémique qui a opposé John R. Searle et Noam Chomsky à propos de la fonction essentielle du langage, qui constitue le point de départ des quatrième et cinquième essais. Enfin, j'évoquerai les débuts de la narratologie (française, «structuraliste» au sens du structuralisme généralisé, non linguistique), que Kuroda identifie comme une théorie communicationnelle de la narration et à laquelle il oppose sa propre conception de la narration de fiction.

1.1. La sémantique générative est née dans le cadre théorique de la grammaire générative transformationnelle et en intègre de nombreux aspects. Elle s'oppose à la théorie «classique» de la grammaire générative par la place accordée à la sémantique dans le modèle: il s'agit d'intégrer la sémantique à la grammaire, alors que Chomsky avait fondé la théorie de la grammaire générative sur l'indépendance des concepts de la grammaire (syntaxe et phonologie) par rapport à la sémantique. Il s'agit également de se démarquer de la tentative d'incorporation d'une composante d'interprétation sémantique contenue dans la théorie dite «Katz-Postal-Chomsky<sup>1</sup>» (c'est en général cette deuxième étape qui est désignée par le terme de théorie «classique» ou «standard»). Issue d'un petit groupe de chercheurs, parmi lesquels Georges Lakoff, James D. McCawley, John R. Ross, la sémantique générative a donné lieu à de nombreuses publications, «actives» et «réactives», du milieu des années 1960 au début des années 1980. Le terme même de «sémantique générative» semble avoir été inventé par Georges Lakoff<sup>2</sup>, mais son usage s'est répandu à partir de 1970-1971 et de la première controverse sur la sémantique générative, en même temps que celui de «sémantique interprétative<sup>3</sup>». Pour résumer, Jerrold J. Katz désigne ainsi deux théories sémantiques concurrentes: l'une à base syntaxique (la sémantique interprétative), l'autre à base sémantique (la sémantique générative). Dans la première, qui est celle qu'il défend, la composante syntaxique engendre des structures qui servent d'entrée à la fois à la composante sémantique (pour donner des

1. Voir Katz et Postal; 1964, Chomsky, 1965.

2. Voir Lakoff, 1976 (écrit en 1963 et publié en 1976).

3. Voir Katz, 1970; McCawley, 1971.

représentations sémantiques) et à la composante transformationnelle, puis à la composante phonologique (pour donner des représentations phonétiques). Dans la seconde théorie, toujours selon Katz, la composante sémantique se substitue à la composante de base pour engendrer des représentations sémantiques servant d'entrée à la composante transformationnelle, puis à la composante phonologique. Cependant, cette présentation de la différence entre les deux théories comme étant une simple question de *directionnalité*, c'est-à-dire d'ordre d'intervention des différentes composantes, masque de profondes divergences théoriques, notamment sur la conception de la composante sémantique et sur celle des représentations sémantiques. Elle sera abondamment critiquée, par McCawley, Lakoff et même Chomsky<sup>1</sup>.

Sans prétendre à l'exhaustivité, ni en ce qui concerne les propositions, théoriques ou concrètes, de la sémantique générative, ni dans les références bibliographiques mentionnées<sup>2</sup>, on peut retenir que la sémantique générative se caractérise par l'abandon d'un certain nombre de concepts et de distinctions, en particulier la distinction entre syntaxe et sémantique, représentée dans la théorie standard de la grammaire générative par l'existence de composantes syntaxique et sémantique distinctes (une étape importante dans la disparition de cette distinction est la contestation par McCawley du traitement syntaxique des contraintes de sélection des items lexicaux, proposé par Chomsky dans *Aspects of the Theory of Syntax*: pour McCawley, ces phénomènes sont sémantiques plutôt que syntaxiques, ce sont des aspects de phénomènes sémantiques plus généraux de présupposition<sup>3</sup>). Abandon également de la notion de structure profonde (syntaxique), ainsi que de la distinction entre les transformations et les règles d'interprétation sémantique. L'idée générale est qu'en sémantique générative, les structures profondes et les représentations sémantiques coïncident, que le niveau unique ainsi formé constitue ce que les sémanticiens générativistes appellent une « structure sous-jacente », contenant des informations sémantiques détaillées, et que la conversion en structure de surface ne fait intervenir qu'un seul type de règles, les transformations syntaxiques. La sémantique générative contient également une

1. Voir McCawley, 1971 ; Lakoff, 1971 ; Chomsky, 1969, 1970, 1971.

2. Pour un résumé quasi exhaustif jusqu'à la date de publication, voir Dubois-Charlier, 1972 ; Galmiche, 1972, 1975.

3. Voir Chomsky, 1965 ; McCawley, 1968.

proposition forte concernant la forme des représentations: les représentations syntaxiques et sémantiques sont des objets de même nature formelle, l'appareil commun de représentation étant constitué par des diagrammes en forme d'arbre. Cependant, aux nœuds des arbres ne figurent plus les catégories syntaxiques traditionnelles (V, N, Adj, etc.), mais des catégories correspondant à celles de la logique symbolique (P à *fonction propositionnelle*, V à *prédictat*, SN aux différents *arguments* de la fonction).

La position de Kuroda dans les débats, théoriques et empiriques, sur la sémantique générative (je laisse pour le moment de côté les aspects non scientifiques de ces débats) est, comme toujours, originale. En 1969, avant la première controverse, donc, Kuroda défend la position de Chomsky dans un article publié en réponse à celui de McCawley, «Remarks on selectional restrictions and presuppositions» («Remarques sur les présuppositions et les contraintes de sélection», où il montre notamment que la partie de la thèse de McCawley qui porte sur les traits inhérents du nom, comme le trait *mâle*, n'a pas une application générale, en s'appuyant sur l'exemple de l'accord en genre en français). Vues d'aujourd'hui, les conclusions de cet article semblent assez nuancées. Elles témoignent en tout cas d'une réelle attention aux propositions de l'adversaire. Kuroda se déclare en accord avec McCawley «quand il dit que les contraintes de sélection sont en fait sémantiques, s'il veut seulement dire par là que toute une série d'opérations qui seraient impliquées dans la présupposition sémantique sont automatiquement impliquées dans la description des contraintes de sélection». Mais il se sépare de McCawley quand celui-ci ajoute «plutôt que syntaxiques», «signifiant par là que la composante syntaxique est indépendante des questions qui ont trait aux contraintes de sélection<sup>1</sup>». Un autre point de désaccord, fondamental celui-là, concerne la possibilité de rendre compte des présuppositions et, plus généralement, des représentations sémantiques au moyen d'une formalisation semblable à celle utilisée pour les représentations syntaxiques (ce que Kuroda appelle ailleurs la «syntacticisation» des représentations sémantiques et qu'il associe à un manque de discrimination entre les formes des données primaires dans le cas de la syntaxe et dans celui de la sémantique<sup>2</sup>).

1. Kuroda, 1969 [1969], p. 77.

2. Voir Kuroda, 1979c [1974b], p. 231.

L'originalité de la position de Kuroda apparaît encore plus nettement dans «Anton Marty and the transformational theory of grammar» («Anton Marty et la théorie transformationnelle»), où Kuroda se montre, d'une certaine façon, plus chomskien que Chomsky lui-même. La première partie de ce long article, ou de cet essai<sup>1</sup>, présente successivement les positions antérieures de Chomsky sur la relation entre la représentation sémantique et la structure profonde (théorie standard), la «grammaire des cas» de Charles J. Fillmore<sup>2</sup>, la sémantique générative, les propositions contemporaines de Chomsky («théorie standard étendue»)<sup>3</sup> et d'autres théories innovées de la grammaire générative transformationnelle<sup>4</sup>. Elle fait allusion à la possibilité que la grammaire des cas et la sémantique générative ne soient que de simples «variantes notationnelles» de la théorie standard – thème récurrent des controverses sur la sémantique générative. Mais là n'est pas l'objet principal de cet essai, ni ce par quoi il «touch[e] [...] aux problèmes actuels de la linguistique transformationnelle<sup>5</sup>». Il s'agit plutôt de proposer, à travers une réinterprétation de la théorie grammaticale d'Anton Marty dans le cadre conceptuel de la grammaire générative transformationnelle, une innovation de la théorie standard dans une direction qui n'est pas représentée par le développement de la théorie standard étendue de Chomsky. Selon Kuroda, la théorie de Marty peut être comparée à une théorie transformationnelle «non standard», où la relation entre la représentation sémantique et la structure profonde est très différente de ce qu'elle est dans la théorie standard. En plus de l'engendrement des phrases selon la théorie standard, repensé comme engendrement de phrases-noyaux, cette théorie introduit des opérations sémantiques qui engendrent des représentations sémantiques à partir des représentations sémantiques des phrases-noyaux et, de manière récursive, à partir de celles engendrées par les opérations sémantiques elles-mêmes. Kuroda propose d'appeler cette théorie «théorie préstandard modifiée», car elle est semblable à la théorie que Chomsky soutenait avant de formuler la théorie standard, sans lui être pour autant identique. Comme la

1. Publié en traduction française et dans une version abrégée en 1971, puis en anglais en 1972, et repris dans Kuroda, 1979a, p. 49-84, et 1979c, p. 119-166.

2. Voir Fillmore, 1968.

3. Voir Chomsky, 1969, 1970, 1971 et 1972.

4. Voir Dougherty, 1969; Jackendoff, 1969; Emonds, 1970; Culicover et Jackendoff, 1971.

5. Kuroda, 1979c [1972a], p. 166.

théorie standard, la théorie préstandard modifiée contient les concepts de structure profonde, de représentation sémantique, de structure de surface et de représentation phonétique. Mais à la différence de la théorie standard, elle reconnaît que la signification d'une phrase peut ne pas être identique à la signification de sa structure profonde. Enfin, la théorie préstandard modifiée se distingue nettement de la théorie standard étendue, ne serait-ce que parce que cette dernière postule que la signification est déterminée par la structure profonde *et* par la structure de surface. Kuroda insiste également sur le fait que la nature des opérations sémantiques mises en jeu dans le deuxième mode d'engendrement des significations défie toute tentative de syntacticisation de leur représentation.

En ce qui concerne l'intrication des aspects scientifiques et des aspects sociologiques ou psychologiques à l'époque de la sémantique générative, on ne peut mieux faire que citer Kuroda lui-même, dans une note de « Geach, Katz et la notion de présupposition » :

Concevoir une théorie formelle de la grammaire dans laquelle les représentations sémantiques ne sont pas reconnues comme des entités formelles authentiques de la théorie, et selon laquelle la sémantique est vue comme un ensemble organisé d'énoncés fondés en fin de compte sur les représentations syntaxiques formelles des phrases (ou des items lexicaux) ne devrait en aucune façon être considéré comme un encouragement à ignorer ou à abandonner les recherches sémantiques. Si on y voit une telle implication, ce n'est pas un problème de théorie linguistique, mais de psychologie ou de sociologie des linguistes.

Kuroda ajoute qu'« [i]l devrait aussi être clair que soutenir une telle théorie ne signifie pas qu'on désapprouve toute utilisation de moyens ou de représentations formels dans les études sémantiques<sup>1</sup> ».

Les quelques indications qui précèdent devraient permettre de mieux comprendre certaines caractéristiques des essais de Kuroda relativement au domaine de la sémantique. J'en énumère quelques-unes ici : maintien d'une distinction claire entre la syntaxe et la sémantique (« Le caractère fallacieux de la notion de narrateur omniscient peut être mis en évidence à l'aide de certaines considérations sémantiques », « Pourtant c'est la syntaxe, plutôt que la sémantique, qui va me fournir

1. Kuroda, 1979c [1974b], p. 231, n. 2.



des objections à l'ensemble de l'analyse par le discours direct», etc.<sup>1</sup>); descriptions sémantiques conformes à la conception «interprétative» de la sémantique, associée à la théorie standard («ensemble organisé d'énoncés fondés en fin de compte sur les représentations syntaxiques formelles des phrases ou des items lexicaux»); constance des préoccupations d'ordre sémantique (le thème des présuppositions attachées ou non à l'emploi de telle ou telle phrase, ou de tel ou tel item lexical, par exemple, revient avec insistance); utilisation de moyens ou de représentations formels dans les études sémantiques (c'est le cas dans les quatrième et cinquième essais, avec l'élaboration d'une forme de logique illocutionnaire, antérieure à et différente de celle de John R. Searle et Daniel Vanderveken<sup>2</sup>).

Le dernier point qu'il convient d'aborder dans cette section est l'*hypothèse performative*, une des hypothèses phares de la sémantique générative<sup>3</sup>. Elle est présente, sous forme d'allusion ou de façon directe, en tant qu'hypothèse devant être mise à l'épreuve des données considérées, dans quatre des six essais de cet ouvrage. On se souvient que, pour la sémantique générative, les composants sémantiques des phrases doivent être représentés dans leurs structures sous-jacentes. Selon ce principe, les phrases dont la force illocutionnaire n'est pas apparente dans la structure de surface doivent être considérées comme enchâssées dans une phrase ou «préface» performative, comportant un verbe performatif, un pronom sujet à la première personne, un pronom objet indirect à la deuxième personne (*Je V<sub>p</sub> (à) toi (que) P*). C'est cette préface performative, effacée transformationnellement, qui est responsable de la force illocutionnaire de l'énoncé. Ross et ses continuateurs justifient cette analyse par un certain nombre d'arguments syntaxiques et sémantiques, le plus convaincant étant la présence d'adverbes modifiant un verbe, tels que *frankly* («franchement», «sincèrement»), *honestly* («honnêtement»), dans des phrases qui ne comportent pas de verbe performatif dans leur structure de surface. Dans «The reformulated theory of speech acts. Toward a theory of language use» («La théorie des actes de discours reformulée. Pour une théorie de l'usage du langage»), Kuroda évoque l'hypothèse per-

1. Chap. 1, p. 75, Chap. 2, p. 86.

2. Voir Searle et Vanderveken, 1985.

3. Voir Ross, 1970 (écrit en 1968 et publié en 1970); Sadock, 1969; Lakoff, 1972, p. 559-569; Sadock, 1974, p. 21-50.

formative dans des termes très proches de ceux qui viennent d'être employés: *Proposals have been made as to how the underlying structures of sentences represent correctly various illocutionary forces of surface sentences* (traduit par « Des propositions ont été faites pour introduire dans la structure sous-jacente des phrases une représentation de la force illocutionnaire des phrases de surface<sup>1</sup> »). Il y voit une syntactification de la théorie des *speech acts*, comparable à celle des représentations sémantiques et justiciable des mêmes critiques. En revanche, dans « On grammar and narration » (« Grammaire et récit ») et dans « Réflexions sur les fondements de la théorie de la narration », qui sont spécifiquement centrés sur le problème de la narration de fiction, Kuroda présente assez différemment l'hypothèse ou analyse performative, en mettant l'accent sur son caractère « communicationnel »: « Une théorie de la compétence linguistique a été récemment proposée qui, pourrait-on dire, incorpore une théorie communicationnelle de la performance linguistique. Il s'agit de l'analyse performative proposée par J. R. Ross et d'autres<sup>2</sup>. » Ce qui est essentiel ici, ce n'est pas que l'hypothèse performative introduise dans la structure sous-jacente des phrases une représentation de la force illocutionnaire des phrases de surface, mais qu'elle y introduise une représentation du locuteur et de l'allocutaire de la communication. Cette présentation permet d'établir des homologues structurelles entre: (1) théorie communicationnelle de la performance linguistique; (2) théorie de la compétence linguistique incorporant une théorie communicationnelle de la performance linguistique (c'est l'analyse performative); (3) théorie communicationnelle de la narration (considérée comme une partie d'une théorie communicationnelle de la performance linguistique); (4) fondements linguistiques de la théorie communicationnelle de la narration (assimilables à une variante non formelle de l'analyse performative, ou susceptibles d'être représentés formellement par l'analyse performative). Kuroda montre ensuite les difficultés de divers ordres auxquelles est confrontée l'analyse performative (exactement l'analyse performative combinée avec l'analyse par le discours direct des pronoms personnels et réfléchis proposée par Susumu Kuno<sup>3</sup>) dans le cas des phrases de récit « à point de vue ». Au terme de la démonstration, on peut dire

1. Chap. 5, p. 158.

2. Chap. 3, p. 94.

3. Voir Kuno, 1972.

que, pour Kuroda, ces phrases ou certaines de ces phrases, notamment les phrases japonaises comportant un adjectif psychologique avec un sujet à la troisième personne, ou celles qui transgressent d'une certaine façon les conditions d'emploi du pronom réfléchi *zibun*, constituent des cas d'observation singuliers qui falsifient l'analyse performative (et l'analyse par le discours direct de Kuno, que Kuroda avait déjà récusée dans un article légèrement antérieur<sup>1</sup>).

1.2. En 1972, John R. Searle publie dans la *New York Review of Books* un long article, mi-scientifique, mi-polémique, intitulé «Chomsky's revolution in linguistics» (traduit par «Chomsky et la révolution linguistique»)<sup>2</sup>. La critique majeure formulée à l'encontre de la linguistique chomskienne concerne sa sous-estimation du rôle de la communication. «La plupart des commentateurs sympathisants, écrit Searle, ont été si éblouis par les résultats obtenus en syntaxe qu'ils n'ont pas remarqué combien une grande partie de la théorie va à l'encontre des présupposés courants, tout à fait plausibles et conformes au sens commun, concernant le langage.» Il poursuit en expliquant :

Pour le sens commun, la finalité du langage est la communication à peu près comme la finalité du cœur est de pomper le sang. Dans les deux cas, il est possible d'étudier la structure indépendamment de la fonction, mais il est pervers et sans intérêt de le faire, puisque la fonction et la structure entretiennent d'étroites relations. [Nous communiquons principalement avec les autres, mais également avec nous-mêmes, comme lorsque nous nous parlons à nous-mêmes ou que nous pensons verbalement.] Les langues humaines font partie des systèmes de communication humaine (les autres sont, par exemple, les gestes, les systèmes symboliques et les arts représentatifs), mais le langage possède un pouvoir de communication incommensurablement plus grand que les autres<sup>3</sup>.

Searle présente la conception que Chomsky oppose à cette conception de sens commun dans les termes suivants :

À part des finalités générales comme l'expression des pensées humaines, le langage, pour lui, n'a pas de finalité essentielle ; ou s'il en a une, il n'y a pas de connexion intéressante entre sa finalité et sa structure. Les structures

1. Voir Kuroda, 1973c.

2. Voir Searle, 1972 et 1973 [1972] (traduction française et version abrégée du précédent).

3. Searle, 1973 [1972], p. 239. J'ajoute la phrase entre crochets qui ne figure pas dans la traduction française.

syntaxiques des langues humaines résultent des caractéristiques innées de l'esprit humain ; elles n'ont aucune relation significative avec la communication, bien que, assurément, les gens les utilisent entre autres choses pour la communication. [Ce qui est essentiel dans les langues, ce qui constitue leur caractéristique déterminante, c'est leur structure. Ce qu'on appelle le « langage des abeilles », par exemple, ne peut pas constituer une langue parce qu'il n'est pas structuré comme il faut, et le fait que les abeilles l'utilisent apparemment pour communiquer ne doit pas entrer en ligne de compte.]<sup>1</sup>.

Searle reproche également à Chomsky et à ses collègues de n'avoir atteint que des résultats insignifiants dans le domaine de la sémantique (à plusieurs reprises, il marque son intérêt pour, voire sa solidarité avec l'entreprise des sémanticiens générativistes<sup>2</sup>) et de s'opposer à l'incorporation à la grammaire de l'étude des *speech acts*, au nom d'une conception erronée de la distinction entre compétence et performance linguistiques (Chomsky « semble penser que la théorie des actes de parole doit être une théorie de la performance plutôt que de la compétence, parce qu'il ne voit pas que la compétence est en fin de compte la compétence à faire une performance et que, pour cette raison, l'étude de la compétence linguistique et l'étude des aspects linguistiques de la capacité d'accomplir [*to perform*] des actes de parole se confondent<sup>3</sup> »).

Chomsky répond à Searle dans « The object of inquiry » (« L'objet de la recherche »), deuxième des conférences Whidden, reprises dans *Reflections on Language (Réflexions sur le langage)*, et plus indirectement dans « Empirisme et rationalisme », *Dialogues avec Mitsou Ronat* (où il ne mentionne pas le nom de Searle, mais où il reprend son analogie entre la fonction du langage et celle du cœur)<sup>4</sup>. Dans le premier texte, Chomsky répond point par point aux critiques de Searle. Il commence par préciser qu'il a toujours rejeté certaines des positions que Searle lui attribue : « Ainsi, je n'ai jamais dit qu'"il n'y a pas de lien intéressant" entre la structure du langage et "sa fonction", y compris la fonction de communication [...]. De plus, je ne pense pas que "ce qui est essentiel dans les langues [...] est leur structure". J'ai souvent décrit ce que

1. *Ibid.*, p. 240.

2. Voir *ibid.*, p. 239, 240, 242.

3. Searle, 1972. Je traduis cette phrase qui ne figure pas dans la traduction française. Je reprends la traduction de *speech acts* par « actes de parole » qui est utilisée dans la traduction française. Pour d'autres traductions possibles, voir Chap. IV, p. 137, n. 1.

4. Voir Chomsky, 1977 [1975], p. 71-96, et 1977, p. 101-103. Le second texte n'est pas cité par Kuroda.

j'appelle "l'utilisation créative du langage" comme une caractéristique essentielle, non moins importante que les propriétés structurales distinctives<sup>1</sup>. » Chomsky fait ensuite une distinction entre les deux points de désaccord les plus évidents : le lien essentiel posé par Searle entre le langage et la communication, et le lien essentiel posé également entre le sens et les *speech acts* (ou la possibilité de rendre compte du sens par la théorie des *speech acts*). Chomsky se déclare prêt à « admet[tre] [...] avec Searle qu'il y a un lien essentiel entre le langage et la communication, si l'on prend "communication" au sens large », c'est-à-dire si l'on inclut la communication avec soi-même ou la pensée verbalisée, ce qui lui apparaît en même temps comme une initiative malencontreuse, « car la notion de "communication" est alors vidée de son caractère essentiel et intéressant<sup>2</sup> ». En revanche, il affirme rester sceptique lorsque Searle soutient qu'il existe un lien essentiel entre le sens et les *speech acts*. Selon lui, la théorie des *speech acts*, qui analyse le sens en termes d'intentions du locuteur vis-à-vis de son auditeur, est en défaut à bien des égards ; en particulier, elle ne permet pas de traiter les nombreux cas où le langage n'est pas utilisé pour communiquer (au sens étroit) et où l'intention du locuteur vis-à-vis de son auditeur n'apporte aucune lumière sur le sens littéral de ce qu'il dit.

La polémique entre Searle et Chomsky constitue le point de départ des quatrième et cinquième essais de cet ouvrage, « Quelques réflexions sur les fondements de la théorie de l'usage du langage » (1979) et « La théorie des actes de discours reformulée. Pour une théorie de l'usage du langage » (1980). On y trouve plusieurs citations, explicites ou dissimulées, de Searle ou de Chomsky, des exemples empruntés à Searle (comme celui du langage des abeilles) ou à Searle et Chomsky (comme celui de la communication avec soi-même ou de la pensée verbalisée), et tout un vocabulaire commun aux deux auteurs : *purpose* (« but » ou « finalité »), *use* (« usage »), *function* (« fonction »), l'opposition entre « structure » et « usage », ou entre « structure » et « fonction ». La réflexion terminologique qui ouvre le quatrième essai peut être interprétée comme contenant une critique implicite de l'utilisation floue, faite aussi bien par Searle que par Chomsky, de la notion de fonction essentielle du langage. En réaction, Kuroda propose de

1. Chomsky, 1977 [1975], p. 72-73. « Lien intéressant » traduit *interesting connection*, qui est traduit par « connexion intéressante » dans la traduction française de l'article de Searle.

2. *Ibid.*, p. 73-74.

distinguer clairement les fonctions assignées au langage, pour ainsi dire, de l'extérieur, ou établies par l'observation de l'activité des usagers (fonction du langage pour un cadre militaire, pour un comique, pour un agent des services de renseignement...), et les fonctions relevant d'une étude interne du langage, établies sur la base d'observations proprement linguistiques. Dans la première acception, le terme « fonction » peut commuter avec « but » ou « usage » ; dans la seconde, il ne le peut pas, il est pris comme un terme technique.

Cette restriction du sens du terme « fonction » fait que l'expression « fonction essentielle du langage » peut et même doit être comprise de façon purement interne, n'impliquant aucun jugement de valeur concernant les facultés ou les institutions humaines autres que le langage. Comme on le verra plus loin, je propose d'utiliser l'expression « fonction essentielle du langage » de la façon suivante : une fonction du langage sera dite plus essentielle qu'une autre si la seconde présuppose la première, c'est-à-dire si la première est une composante nécessaire de la seconde. Dès lors, l'adjectif « essentielle » renverra pour nous uniquement à une relation d'antécédence logique, établie sur la base d'une analyse des fonctions du langage<sup>1</sup>.

À partir de là, la question de savoir si la fonction (le but, l'usage) essentielle du langage est la communication, qui constitue l'un des points de désaccord entre Searle et Chomsky, est comme déplacée du centre par une question plus intellectuellement intéressante, selon Kuroda, qui est celle de la relation entre la fonction communicative et les autres fonctions (internes) qu'on peut et même qu'on doit assigner au langage, envisagé, comme chez Searle, par le biais des *speech acts*. Dans le cinquième essai, Kuroda prend d'abord parti sans ambiguïté pour la grammaire générative (et plus particulièrement la théorie standard), contre le réductionnisme fonctionnaliste de la théorie des *speech acts*. Mais il formule rapidement des critiques, cette fois-ci directes, à l'égard de Searle aussi bien que de Chomsky :

On ne voit pas bien comment Searle peut justifier l'inclusion de la pensée verbalisée dans la communication dans le cadre conceptuel de la théorie des actes de discours, et on ne voit pas mieux comment Chomsky peut être d'accord avec Searle sur le fait qu'il y ait un lien essentiel entre le langage et la communication au sens large, tout en considérant en même temps que la notion de communication est alors vidée de son caractère essentiel et intéressant. Quel est le caractère de la pensée qui justifie

1. Chap. 4, p. 135.

qu'on puisse la subsumer sous la notion de communication? De quel caractère essentiel et intéressant la notion de communication est-elle vidée si nous en étendons la signification au point d'y inclure la pensée<sup>1</sup>?

La suite du chapitre contient une reformulation de la théorie des *speech acts*, portant spécifiquement sur la définition de l'effet illocutionnaire et partant de l'acte illocutionnaire (Kuroda s'appuie pour cela sur les termes d'une autre polémique ou discussion théorique, celle que Searle engage avec H. Paul Grice au début de *Speech Acts. An Essay in the Philosophy of Language*<sup>2</sup>), ainsi que d'autres propositions novatrices concernant la notion de communication, la distinction entre les *speech acts* qui sont des actes de communication et ceux qui n'en sont pas, la place à accorder à l'acte de penser verbalement dans le modèle. La conclusion revient sur l'insuffisance ou la non-radicalité de la position de Chomsky :

Contrairement à Chomsky, je ne suis donc pas disposé à « admet[tre] avec Searle qu'il y a un lien essentiel entre le langage et la communication », même en prenant « communication » au sens large, incluant la « communication avec soi-même ». Nous devons insister au contraire sur le fait que le langage n'est pas la communication de façon beaucoup plus radicale que ne le fait Chomsky<sup>3</sup>.

1.3. La narratologie française est évoquée, sans être nommée, dans les deuxième et troisième essais de cet ouvrage, « On grammar and narration » (1974) et « Réflexions sur les fondements de la théorie de la narration » (paru en traduction française, dans un volume d'hommage à Émile Benveniste, en 1975). Citations de Roland Barthes et de Tzvetan Todorov, présentation de la révision opérée par Gérard Genette de l'opposition entre *histoire* et *discours* posée par Benveniste : il est clair que l'ouvrage de référence pour Kuroda, le socle à partir duquel le débat sur la conception de la narration de fiction peut se construire dans la clarté, est le célèbre numéro 8 de la revue *Communications*, intitulé « Recherches sémiologiques. L'analyse structurale du récit », publié en 1966 (on peut lui adjoindre une autre référence théorique, présente dans le troisième essai uniquement : *Littérature*

1. Chap. 5, p. 160.

2. Voir Searle, 1969, p. 42-50, et 1972 [1969], p. 83-91. Voir aussi Chap. 4, p. 138, et Chap. 5, p. 161.

3. Chap. 5, p. 173.

et signification de Todorov, publié en 1967)<sup>1</sup>. Kuroda ne mentionne pas, probablement parce qu'il ne connaît pas, « Discours du récit. Essai de méthode » de Genette, publié dans *Figures III* en 1972 et considéré aujourd'hui comme l'ouvrage fondateur de la narratologie en tant qu'étude du *temps*, du *mode* et de la *voix* dans le récit. Ceci n'est pas sans conséquences sur le vocabulaire utilisé dans ces essais. Kuroda ne connaît manifestement pas la clarification terminologique introduite par Genette (mais déjà contenue en germes dans les articles de Barthes et de Todorov précédemment évoqués) entre *récit*, *histoire* et *narration*<sup>2</sup>. Il utilise fréquemment *narrative* (« récit ») et *story* (« histoire » ou « récit ») de manière interchangeable, parle par exemple de *first-person stories* (lit. « histoires à la première personne »), quand on dirait plutôt aujourd'hui *narratives*. En revanche, il utilise *narration* d'une manière plus systématique, pour désigner la performance linguistique qui consiste en la production d'un récit, avec une opposition entre *narration* et *narrative* qui est proche de celle que fait Genette entre *narration* et *récit*, même si leurs conceptions de la narration divergent profondément. L'instabilité terminologique est encore accentuée par les traductions. En 1975, Tiên Fauconnier traduit (probablement) « Reflections on the foundations of narrative theory » (titre de la version anglaise, parue un an après la française) par « Réflexions sur les fondements de la théorie de la narration » (on peut penser que l'expression « théorie narrative » est encore inusitée au point de paraître inadéquate en français). En 1979, Cassian Bracconnier traduit « On grammar and narration » par « Grammaire et récit », *modern theories of narration* par « théories modernes du récit » et toutes les autres occurrences de *narration* par « récit » – excepté celle qui fait référence à la catégorie de Käthe Hamburger (*Hamburger states that narration is a function by means of which what is narrated*

1. Il est probable qu'il ait eu connaissance de ces ouvrages par l'intermédiaire d'Ann Banfield (*source*: Ann Banfield, « Aux quatre coins de la linguistique: journée d'hommage à Yuki Kuroda », 10 septembre 2009). Une autre médiatrice possible vers les ouvrages de théorie narrative (anglo-saxons) est Kristin Hanson, aujourd'hui professeure à l'Université de Californie à Berkeley, spécialiste de théorie du vers, amie d'une ancienne étudiante de Kuroda (*source*: Ann Banfield, communication personnelle, 9 mai 2011).
2. « Je propose, sans insister sur les raisons d'ailleurs évidentes du choix des termes, de nommer *histoire* le signifié ou contenu narratif [...], *récit* proprement dit le signifiant, énoncé, discours ou texte narratif lui-même, et *narration* l'acte narratif producteur et, par extension, l'ensemble de la situation réelle ou fictive dans laquelle il prend place » (Genette, 1972/2007, p. 15). Voir aussi Chap. 1, p. 63, n. 1.



*is generated* [...], « Selon Hamburger, le récit, ou plutôt la narration, est une fonction qui engendre ce qui est narré [...] <sup>1</sup> ». J'ai ajouté en note les termes utilisés dans la version anglaise chaque fois que cela me paraissait utile, soit pour une meilleure compréhension des analyses de Kuroda, soit pour rappeler, car cela n'est jamais inutile, que du temps a passé depuis l'écriture et la publication de ces essais, ainsi que de leurs traductions, qui fait que nous ne proposerions pas nécessairement (que je ne propose pas moi-même dans les traductions que j'ai effectuées) les mêmes équivalents aujourd'hui. D'autre part, il est intéressant de remarquer que le terme *narration* est utilisé pour la première fois (dès le titre) en 1974 ; il ne figure pas dans « Where epistemology, style and grammar meet: a case study from Japanese » (« Où l'épistémologie, la grammaire et le style se rencontrent : examen d'un exemple japonais »), écrit en 1971 <sup>2</sup> et publié en 1973 – excepté sous sa forme allemande, *Erzählen* (exactement *fiktionalen Erzählens*) dans la longue citation de Hamburger donnée dans l'Appendice <sup>3</sup>. Kuroda déclare alors qu'il n'est pas en mesure de proposer une évaluation critique de l'ouvrage de Hamburger (*Die Logik der Dichtung*, 1957, 2<sup>e</sup> éd. 1968), ce qui laisse penser qu'il vient juste d'en prendre connaissance <sup>4</sup>. En revanche, les essais qui suivent s'appuient sur une lecture approfondie de l'ouvrage de Hamburger. On peut indiquer au passage que cet ouvrage ne sera traduit en français qu'en 1986 (sous le titre *Logique des genres littéraires*) et que les ouvrages et articles de Barthes, Todorov et Genette précédemment évoqués témoignent d'une méconnaissance complète ou quasi complète (dans le cas de « Discours du récit ») des propositions théoriques qu'il contient.

Kuroda ne connaît pas la terminologie propre à la narratologie ; il ne connaît pas non plus les modèles de classification proposés dans « Discours du récit » : l'opposition entre le *mode* (contenant les phénomènes qui intéressent Kuroda sous le nom de « point de vue ») et la *voix* (la narration ou le narrateur) ; le classement des narrateurs

1. Chap. 2, p. 88.

2. *Source*: Ann Banfield, communication personnelle, 9 mai 2011. Voir aussi Kuno, 1972, p. 194 (Références).

3. Voir Chap. 1, p. 79.

4. Possiblement par l'intermédiaire d'Ann Banfield (*source*: Ann Banfield, communication personnelle, 9 mai 2011). Il convient cependant de remarquer que Kuroda lit et cite l'ouvrage de Hamburger en allemand, alors que Banfield n'utilise pour sa part que la traduction américaine, parue en 1973.

(en « homodiégétique », « hétérodiégétique », « intra- » et « extradiégétique »); celui des points de vue, rebaptisés « focalisations » (interne, externe, zéro). Les essais de Kuroda se situent dans un état du champ antérieur à ces modèles, dans lequel il n'existe pas d'opposition entre les questions relatives au narrateur et celles relatives au point de vue, mais un problème, qualifié d'ailleurs de « complexe », du narrateur et du point de vue<sup>1</sup>. Il n'existe pas non plus d'opposition, par exemple, entre l'omniscience (la « focalisation zéro » de Genette) et le point de vue (la « focalisation interne »): dès lors qu'on se situe dans le cadre d'une théorie communicationnelle de la narration, selon laquelle chaque phrase d'un récit est un message communiqué par le narrateur, l'expression du point de vue d'un ou de plusieurs personnages présuppose logiquement l'omniscience du narrateur.

En ce qui concerne le narrateur, Kuroda présente adéquatement la narratologie comme « une théorie du récit fondée sur la notion de narrateur » ou comme une « théorie narratrice [ou narratoriale] de la narration » (*narrator theory of narration*), ou encore, de façon à la fois plus générale et plus linguistique, comme une « théorie communicationnelle du récit » ou « de la narration<sup>2</sup> ». Il convient d'insister sur le fait qu'à l'époque où Kuroda écrit, la narratologie ne se connaît pas comme telle: elle ne sait pas, par exemple, qu'il existe d'autres théories du narrateur et de la narration de fiction (on l'a vu avec Hamburger); elle ne connaît pas non plus d'alternative à sa conception, qui est une conception spontanée (ou vaguement étayée sur la lecture de quelques linguistes: Roman Jakobson, Émile Benveniste sélectivement) de la performance linguistique comme communication. Kuroda souligne cet état de fait; citant Barthes:

« [...] le récit, comme objet, est l'enjeu d'une communication: il y a un donateur du récit, il y a un destinataire du récit. On le sait, dans la communication linguistique, *je* et *tu* sont absolument présupposés l'un par l'autre; de la même façon, il ne peut y avoir de récit sans narrateur et sans auditeur (ou lecteur)<sup>3</sup> », il commente:

Cette citation est un exemple de déclaration, des plus explicites et des plus franches, qui reconnaît qu'une théorie de la narration ayant recours à la notion de narrateur doit chercher ses bases théoriques dans la théorie

1. Voir Chap. 1, p. 66, n. 5.

2. Chap. 2, p. 82, 88, 89 Chap. 3, p. 95, 97, 98, 101, 104-106, 116, 119.

3. Barthes, 1966/1981, p. 24. Voir aussi Chap. 3, p. 93, n. 3.

communicationnelle de la performance linguistique. Cette reconnaissance n'est pas toujours explicite. Cependant, tant qu'une alternative à la théorie communicationnelle de la performance linguistique n'est pas proposée, il paraît inévitable d'interpréter la notion de narrateur telle qu'elle existe dans la théorie du récit, à l'intérieur du cadre communicationnel, ainsi que Barthes le fait<sup>1</sup>.

On peut aussi considérer que le classement des narrateurs en *homodiégétiques* et *hétérodiégétiques* (comprendre: présents ou absents en tant que personnages dans l'histoire qu'ils racontent) constitue une variante notationnelle de la théorie selon laquelle les récits de fiction à la première et à la troisième personne ne se distinguent pas sous l'angle de la narration, considérée comme communication. Cette théorie est résumée par Kuroda dans «Où l'épistémologie, la grammaire et le style se rencontrent: examen d'un exemple japonais», dans les termes suivants: «Le narrateur est le "locuteur" d'un récit qui n'est pas à la première personne, tout comme "je" est le "locuteur" d'un récit à la première personne. Il s'ensuit que ces deux types de récits sont considérés sous le même angle<sup>2</sup>.» Tout son effort dans cet essai et dans les deux suivants consiste justement à proposer une théorie non réductionniste du récit de fiction à la troisième personne, une théorie qui refuse de considérer que les récits de fiction à la troisième personne peuvent être ramenés au modèle du récit de fiction à la première personne, moyennant quelques hypothèses auxiliaires (Kuroda est si peu réductionniste qu'il évite même de recourir à l'expression *third-person stories*, qui est pourtant bien attestée à l'époque où il écrit et qui figure, sous cette forme ou sous des formes équivalentes, dans des ouvrages et articles qu'il cite<sup>3</sup>).

Il convient enfin de remarquer que Kuroda n'a pas les préventions de la narratologie et, plus généralement, de la théorie littéraire française, «structuraliste», à l'égard de l'auteur. Pour lui, l'écrivain (*writer*, terme utilisé dans le premier essai) ou l'auteur (*author*, utilisé dans les essais suivants), défini comme le producteur physique du récit, doit évidemment être pris en compte dans la description linguistique et l'étude stylistique des récits de fiction. En même temps, les essais de Kuroda pourraient être cités en exemple de ce qu'une théorie narrative

1. *Ibid.*, p. 95.

2. Chap. 1, p. 65.

3. Voir Booth, 1961a; Cohn, 1966.

centrée sur le travail de l'auteur n'est pas nécessairement condamnée à l'illusion biographique ou à la psychologie (les spéculations sur « l'intention de l'auteur »). On le voit très bien, par exemple, dans « Réflexions sur les fondements de la théorie de la narration », lorsque Kuroda s'interroge sur le sens pertinent de l'expression « une réalité fictive est créée par la narration ». Ce qui importe, selon lui, ce n'est pas la question *qui* crée, mais *où* et *comment* la réalité fictive de l'histoire est créée: « [...] l'action volontaire de l'auteur n'a pas de portée directe sur la signification de “créer”. *Ce qui* (et non *celui qui*) crée la réalité fictive dans l'esprit du lecteur, ce sont les mots et les phrases que le lecteur lit, c'est-à-dire l'histoire elle-même et non l'auteur<sup>1</sup>. » Il écarte également plus loin « le problème, qui est psychologique, de savoir comment l'image de l'événement imaginaire s'est mis à exister dans la conscience de l'auteur<sup>2</sup> ». On trouve d'autres exemples de cette attitude théorique et méthodologique dans « Étude du “marqueur de topique” *wa* dans des passages de romans de Tolstoï, Lawrence et Faulkner (en traduction japonaise, évidemment)<sup>3</sup> ».

Avec les essais de Kuroda, on a affaire, d'une certaine façon, à une innovation de la théorie narrative (considérée comme « proto-narratologique », autrement dit appropriée par Genette et ses continuateurs) dans une direction qui n'est pas représentée par le développement de la narratologie.

## **Son intérêt pour ce domaine (I) : problèmes de syntaxe japonaise**

2.1. Le premier essai de cet ouvrage, « Où l'épistémologie, la grammaire et le style se rencontrent : examen d'un exemple japonais », est consacré au problème des prédicats psychologiques en japonais. Kuroda explique que certains mots désignant des sensations ou des sentiments se présentent sous la forme de paires: l'un des membres de la paire est morphologiquement un adjectif, l'autre un verbe (exemples: *atui/atugatte iru*, « chaud »; *kanasii/kanasigaru*, « triste »; *sabiii/sabisigaru*, « solitaire »). L'emploi de chaque membre de la paire s'accompagne d'une restriction portant sur le trait de personne grammaticale du sujet

1. Chap. 3, p. 121.

2. *Ibid.*, p. 128.

3. Voir Chap. 6, p. 183, 188, 189, 196.

de la phrase. Ainsi, on trouve la forme adjectivale *atui* dans des phrases déclaratives telles que *Watasi wa atui* («J'ai chaud»), qui comportent un sujet à la première personne. On trouve la forme verbale *atugatte iru* dans des phrases telles que *Anata wa atugatte iru* («Vous avez chaud») ou *Jean wa atugatte iru* («Jean a chaud»), qui comportent respectivement un sujet à la deuxième et à la troisième personne<sup>1</sup>. On ne peut pas utiliser *atui* dans des phrases comportant un sujet à la deuxième ou à la troisième personne (*\*Anata wa atui*, *\*Jean wa atui*) – sauf si ces phrases ne sont pas des phrases indépendantes ou si elles comportent l'expression *no da* en fin de phrase. Selon Kuroda, la différenciation morphologique entre *atui* et *atugatte iru*, *kanasii* et *kanasigaruru*, *sabisii* et *sabisigaruru* correspond exactement à la dichotomie épistémologique établie par Bertrand Russell entre «j'ai chaud» (le fait indiqué est un état dans lequel je suis, et c'est l'état même que j'exprime; le problème du vrai et du faux ne se pose pas) et «vous avez chaud» ou «Jean a chaud» (j'exprime l'état dans lequel je suis et j'indique en même temps celui de Jean ou le vôtre, «indication» qui peut être vraie ou fausse).

Dans le deuxième temps de son analyse, Kuroda fait remarquer que la restriction sur la personne du sujet des adjectifs peut être levée, non seulement lorsque les phrases sont enchâssées dans d'autres phrases ou qu'il s'agit de phrases en *no da*, mais également dans un certain style, qu'il appelle le style *nonreportive*, par opposition au style *reportive*<sup>2</sup>. Ce style constitue un contexte de discours particulier où l'on peut utiliser la forme adjectivale *atui* avec un sujet à la troisième personne: *Jean wa atui* («Jean a chaud») ou *Jean wa atukatta* («Jean avait chaud»). Il faut bien comprendre que *Jean wa atugatte iru* et *Jean wa atui/atukatta* n'ont pas les mêmes effets sémantiques, bien que la traduction soit la même dans les deux cas. Dans le deuxième cas, la chaleur éprouvée par Jean

1. Certains locuteurs natifs contestent, sinon la grammaticalité, du moins l'acceptabilité énonciative de *Anata wa atugatte iru*. Selon eux, il faudrait au moins des particules interrogatives finales, signifiant une demande de confirmation (équivalentes de «n'est-ce pas?»). D'autre part, le pronom *anata* est peu usité en japonais courant (*source* : Cécile Sakai, communication personnelle, 3 avril 2012).

2. Ces termes, qui sont des néologismes de Kuroda, posent des problèmes de traduction. Cassian Braconnier traduit *reportive* et *nonreportive* par «rapporté» et «non rapporté» (sous-entendu: «par un locuteur»). Cependant, cette traduction induit un rapprochement fallacieux avec «discours rapporté». Je cite en note d'autres traductions et propose d'autres équivalents (voir Chap. 1, p. 62, n. 1). Dans les traductions que j'ai effectuées moi-même, j'ai choisi de conserver les termes originaux en les accompagnant d'une note (voir Chap. 5, p. 160, 173).

n'est pas un fait « rapporté » ou, dans les termes de Russell, « indiqué » par un locuteur. Elle doit plutôt être considérée comme « représentée » d'une manière idiosyncrasique (une paraphrase possible serait : « Jean expérimente/expérimentait directement le fait qu'il a/avait chaud »). Kuroda établit ensuite un parallèle entre l'opposition entre les styles *reportive* et *nonreportive* et l'opposition entre les récits de fiction à la première et à la troisième personne – ou, plus exactement, entre les récits de fiction à la première personne additionnés de ceux « qui ne sont pas à la première personne » mais qui pourraient être ramenés au modèle du récit à la première personne par l'adjonction de l'hypothèse d'un narrateur effacé, et les récits de fiction « qui ne sont pas à la première personne » et à propos desquels il existe un débat dont l'enjeu théorique porte précisément sur la validité de l'hypothèse du narrateur effacé. Kuroda affirme que la seconde opposition appartient vraisemblablement à la théorie universelle de l'art littéraire. Il convient de remarquer toutefois que sa définition du récit à la première personne, qui « ne connaît qu'un seul point de vue » (« C'est la description d'une série d'événements internes à la conscience d'un sujet unique, ou reflétés dans cette conscience, événements qui peuvent être réels, s'ils sont autobiographiques, ou imaginaires, dans les autres cas ») et surtout celle du récit de fiction à la troisième personne, qui « peut impliquer plusieurs points de vue » (« Il peut passer d'un sujet de conscience à un autre, pour représenter ce que contient ou reflète une conscience différente<sup>1</sup> »), ces définitions sont très liées au contexte de la critique et de la théorie littéraires post-jamesiennes, qui constituent, aux États-Unis en tout cas, le point de départ traditionnel de toute réflexion sur la notion de point de vue.

Kuroda expose ensuite le débat sur le récit à la troisième personne « à point de vue » ou « à points de vue multiples », repensé comme récit *nonreportive*. D'un côté, une théorie qu'il présente comme courante ou familière (*familiar*), qui fait intervenir un narrateur omniscient, effacé de la surface du récit (« Le narrateur omniscient est un sujet de conscience imaginaire et omniprésent qu'on suppose capable de pénétrer dans l'esprit de chacun des personnages. Le récit tout entier est alors raconté par le narrateur comme une série d'événements perçus par lui. Le narrateur est le “locuteur” d'un récit qui n'est pas à la première personne, tout comme “je” est le “locuteur” d'un récit à la première personne. Il s'ensuit

1. Chap. 1, p. 63 et n. 2, 4.

que ces deux types de récits sont considérés sous le même angle<sup>1</sup>). De l'autre, sa propre théorie, défamiliarisante, dans laquelle le récit *non-reportive* est conçu comme «une collection structurée d'informations provenant de différents sujets de conscience». Kuroda ajoute que «[l]e rôle de l'auteur d'un récit qui n'est pas à la première personne consiste à rassembler (en fait, à créer) ces informations et à les mettre en ordre, ce qui ne peut en aucun cas être assimilé au rôle du "locuteur" dans le paradigme de la performance linguistique; l'auteur diffère ainsi radicalement du "je" des récits à la première personne ou du narrateur omniscient des récits qui ne sont pas à la première personne<sup>2</sup>».

Dans le troisième temps de son analyse, Kuroda fait remarquer que les phrases telles que *Jean wa atukatta*, qui seraient agrammaticales dans le style *reportive*, mais sont grammaticales dans le style *nonreportive*, deviennent agrammaticales si on leur ajoute la particule conversationnelle *yo* en fin de phrase: \**Jean wa atukatta yo* (selon Kuroda, *yo* peut se traduire par *I am telling you*, «je te/vous le dis», «je t'/vous assure»). En revanche, la phrase suivante, dans laquelle l'adjectif est remplacé par la forme verbale correspondante, est parfaitement grammaticale: *Jean wa atugatta yo*. Kuroda montre aussi l'existence de relations entre les contextes dans lesquels la restriction sur la personne du sujet des adjectifs est levée et les contextes dans lesquels une des conditions régissant la coréférence du pronom réfléchi *zibun* est également levée. Kuroda donne un exemple construit, dont je ne cite que la première phrase: *Jean<sub>i</sub> wa Bill ga zibun<sub>i</sub> o utta toki Marie no soba ni tatte ita*, «Lorsque Bill le frappa, Jean était à côté de Marie» (dans la phrase japonaise, l'identité entre les indices indique la coréférence). Il faut bien comprendre que la phrase serait agrammaticale en tant que phrase du style *reportive*, mais qu'elle est grammaticale dans le style *nonreportive*: on est donc dans un cas tout à fait comparable à celui des adjectifs psychologiques avec un sujet à la troisième personne<sup>3</sup>. «Dans la version française, écrit

1. *Ibid.*, p. 64-65.

2. *Ibid.*, p. 65. Par «narrateur omniscient», il faut comprendre «le narrateur omniscient selon la théorie du même nom».

3. Voir Kuno, 1972, p. 180 et n. 17: «Kuroda observe que (90) est agrammaticale en tant que phrase du style *reportive*, mais grammaticale en tant que phrase du style *nonreportive*»; «Plus spécifiquement, Kuroda note que la Condition II(b) donnée à la note 16 [“Lorsque l'objet de la phrase constituante est coréférent du sujet de la phrase matrice, (a) il est réflexivisé s'il est dominé par le nœud Syntagme Verbal de la phrase matrice, (b) il est pronominalisé dans les autres cas”] peut être transgressée, en faveur de la réflexivation, dans le style *nonreportive*» (je traduis).

Kuroda, cette phrase peut représenter le point de vue du narrateur ou celui de Jean; d'autres interprétations sont également possibles. [...] Mais le lecteur de la version japonaise adopterait immédiatement [...] le point de vue de Jean. En particulier il comprendrait que lorsque Jean a été frappé il était sans aucun doute conscient – sinon réflexivement, au moins spontanément – du fait qu'il était à côté de Marie<sup>1</sup>.» Kuroda envisage ensuite de récrire la phrase dans le style *reportive* (« du point de vue du narrateur, témoin de l'incident<sup>2</sup> »): elle devrait subir une modification syntaxique consistant dans l'effacement de *zibun* ou dans son remplacement par *kare* (pronom de troisième personne non réfléchi); cette modification entraînerait la disparition de l'implication que Jean était conscient, réflexivement ou non, du fait qu'il était à côté de Marie.

Pour résumer, le traitement par Kuroda du problème des prédicats psychologiques en japonais et du problème de la coréférence de *zibun* permet d'établir:

1. l'homogénéité entre les phrases utilisées dans le cadre de la performance linguistique typique, décrite en termes de locuteur et d'allocutaire, et les phrases des récits *reportive* (récits de fiction à la première personne additionnés de ceux qui peuvent être considérés comme représentant le point de vue d'un narrateur effacé, mais non omniscient);
2. l'hétérogénéité absolue, en revanche, entre les phrases utilisées dans le cadre de la performance linguistique typique et les phrases ou certaines phrases des récits de fiction *nonreportive* (celles qui représentent directement le point de vue ou les sensations, sentiments, états intérieurs d'un ou de plusieurs personnages désignés à la troisième personne).

Ces résultats parlent en faveur de la théorie de la conscience multiple, contre la théorie du narrateur omniscient effacé. On peut citer ici la conclusion d'un autre article de Kuroda, publié également en 1973, en réponse à l'article de Kuno :

La caractéristique la plus saillante et la plus fascinante du style *nonreportive*, tel que je le conçois, est que les phrases écrites dans ce style ne peuvent absolument pas être interprétées comme des assertions faites par un « locuteur » ou « narrateur », si abstrait et surnaturel soit-il. Si je

1. Chap. 1, p. 71-72.

2. *Ibid.*, p. 72.



m'intéresse au problème stylistique du point de vue, ce n'est pas tant parce qu'il implique une omniscience apparente, qui pourrait sembler nécessaire pour rendre compte de la structure narrative, comme cela a pu fasciner ou préoccuper certains écrivains et critiques modernes, que parce qu'il reflète la possibilité d'un usage du langage qui transcende la situation de communication canonique, et qu'on voit avec quelle efficacité et quelle complexité la grammaire réalise cette possibilité<sup>1</sup>.

2.2. Les deux problèmes de syntaxe japonaise exposés précédemment sont repris dans « Grammaire et récit » et dans « Réflexions sur les fondements de la théorie de la narration », où ils s'ajoutent aux « indices de fictionnalité » de Hamburger avec une valeur probante égale ou supérieure. Selon Kuroda :

Hamburger relève des indices positifs qui séparent *fiktionales Erzählen* de *Aussage*, ce qui contraste avec les indications négatives employées par Benveniste pour opposer l'*histoire* au *discours*. C'est-à-dire qu'elle indique certains traits linguistiques qui peuvent se trouver dans les phrases de la narration, mais non dans le discours. Ces traits rendent impossible l'interprétation des phrases de la narration comme affirmations [ou assertions (*assertions*)] du narrateur, c'est-à-dire représentations de jugements appartenant au narrateur, à moins non seulement d'admettre l'existence théorique du narrateur omniscient, mais encore de supposer que le narrateur omniscient parle au moyen d'une syntaxe « personnelle »<sup>2</sup>.

Parmi les indices de Hamburger, Kuroda fait le départ entre: (1) ceux qui conduisent au rejet de la théorie narrative du récit pour des raisons épistémologiques, métaphysiques ou ontologiques, mais qui ne fournissent pas d'arguments linguistiques contre la notion de narrateur omniscient (verbes décrivant des processus intérieurs à la troisième personne, style indirect libre avec incise du type « pensait-il »); (2) ceux qui fournissent aussi des arguments linguistiques contre la notion de narrateur omniscient, arguments qu'on ne peut réfuter qu'en supposant que le narrateur omniscient utilise une syntaxe personnelle (combinaison du prétérit avec des adverbes déictiques de présent et de futur, style indirect libre sans incise). C'est à cette deuxième série d'indices que Kuroda ajoute les faits empruntés à la syntaxe du japonais :

1. Kuroda, 1973c, p. 146.

2. Chap. 3, p. 104-105. Pour la traduction de « *Aussage* », voir Chap. 1, p. 79, n. 1, et Chap. 2, p. 88, n. 4.

Il y a [...] certains types de mots ayant trait à une démarche mentale qui ne s'accordent pas avec la notion de narrateur omniscient ou avec la théorie communicationnelle de la narration. Je pense, par exemple, à certains mots-prédicats de sentiments intérieurs en japonais, que j'ai mentionnés dans des travaux antérieurs. Pour une certaine unité sémantique de sentiment intérieur (par exemple, « triste »), il existe un couple comprenant un adjectif et un verbe (par exemple *kanasii* et *kanasigaru*) ; la forme adjectivale avec un sujet à la troisième personne ne peut être utilisée qu'en narration. Dans la théorie communicationnelle de la narration, on serait amené à conclure que le narrateur omniscient utilise une grammaire connue de lui seul<sup>1</sup>.

Le problème de *zibun* fait l'objet d'un traitement plus détaillé. L'exemple construit du premier essai (*Jean<sub>i</sub> wa Bill ga zibun<sub>i</sub> o utta toki Marie no soba ni tatte ita*, « Lorsque Bill le frappa, Jean était à côté de Marie ») est repris et complété par un exemple attesté : *Sono sora ga zibun no neteiru engawa no, kyuukutuna sunpoo ni kuraberu to, hizyoo ni koodai de aru* (« Le ciel était vraiment immense, comparé aux dimensions exiguës de la véranda où il [Sôsuke] était allongé »), extrait de *Mon (La Porte)* de Natsume Sôseki. Dans les analyses qui suivent, l'accent est déplacé, par rapport au premier essai, de la question de la pertinence du modèle communicationnel pour rendre compte de ces phrases à celle de la possibilité reflétée par ces phrases de représenter linguistiquement des états dont le sujet de conscience n'a pas une conscience réfléchie. « Ce qui nous concerne [...], écrit Kuroda, c'est si l'on doit considérer la phrase contenant le *zibun* en question comme représentant exactement le contenu d'un acte *réfléchi* de la conscience de Sôsuke, de telle sorte qu'on pourrait analyser sémantiquement la phrase au moyen du discours direct de la façon suivante : "[Sôsuke pensa : le ciel est vraiment immense, comparé aux dimensions exiguës de la véranda où *je* suis allongé]"<sup>2</sup>. » Certes, cette interrogation rejoint la question de la pertinence du modèle communicationnel par le biais de la contestation de la pertinence de l'analyse par le discours direct pour rendre compte de ces phrases. Mais un nouveau concept est introduit dans la théorie narrative, celui de *niveaux de conscience* (conscience réfléchie et conscience non réfléchie). On le retrouvera dans l'étude de l'usage de la particule

1. Chap. 3, p. 106.

2. *Ibid.*, p. 113. Je remplace la phrase donnée en traduction anglaise par la phrase correspondante dans la traduction française.

*wa* dans certaines phrases de romans de Tolstoï et de Faulkner, traduits en japonais, dans le sixième essai<sup>1</sup>.

Dans la suite de ses «Réflexions sur les fondements de la théorie de la narration», Kuroda présente explicitement les phrases avec *zibun* comme «des phrases de la narration possédant une caractéristique linguistique qui en fait des “non-affirmations” [ou non-assertions]» et en propose une analyse dans le cadre de la théorie poétique de la narration :

Prenons, par exemple, la phrase japonaise avec *zibun*. En lisant cette phrase, nous obtenons une image ou une connaissance d'un événement, mais nous ne présupposons l'existence d'aucune conscience qui aurait jugé cet événement en train de se produire et qui la communiquerait à quelqu'un d'autre. La phrase crée simplement, en nous, l'image ou la connaissance de l'événement. Cela, et cela seulement, est la fonction de la phrase vis-à-vis du lecteur<sup>2</sup>.

On peut exprimer cette image ou cette connaissance sous la forme d'une phrase, par exemple: «Le ciel était vraiment immense, comparé aux dimensions exiguës de la véranda où il était allongé, et Sôsuke en était conscient, de façon réfléchie ou non réfléchie», mais cette phrase est évidemment différente de la phrase originale qui a créé dans notre conscience l'image ou la connaissance de l'événement. On retrouvera également ce type d'analyse dans le cas des phrases en *wa* analysées dans le sixième essai<sup>3</sup>.

## Son intérêt pour ce domaine (II) : problèmes généraux

Comme l'écrit Kuroda dans la préface de *The (W)hole of the Doughnut. Syntax and its Boundaries* (qu'on pourrait traduire par «... c'est comme un beignet sans trou». *La syntaxe et ses limites*), les problèmes abordés dans les trois premiers essais revêtent un caractère général. Les deux suivants, dont l'écriture et/ou la publication sont contemporaines de la publication de *The (W)hole of the Doughnut*, généralisent, pourrait-on dire, à la dimension supérieure le travail de Kuroda sur le récit de fiction.

1. Voir Chap. 6, p. 187, 196. Voir aussi Banfield, 1981 et 1982, p. 183-223 (1995 [1982], p. 275-329).

2. Chap. 3, p. 126.

3. Voir Chap. 6, p. 188, 189.

3.1. Le premier essai met explicitement en relation (dès le titre) un problème d'épistémologie, au sens de la théorie de la connaissance (la distinction entre la connaissance subjective, proche de la « connaissance directe » ou « par expérience directe » de Russell, et la connaissance objective), un problème de grammaire (le problème des prédicats psychologiques en japonais) et un problème de style ou d'art littéraire, ou encore de théorie littéraire (problème de style: la distinction entre les styles *reportive* et *nonreportive*; problème d'art littéraire: le problème du narrateur omniscient, ou de l'adéquation empirique de la théorie du narrateur omniscient). La fin de l'essai contient une prédiction qui sera confirmée par un certain nombre de travaux ultérieurs :

Nous avons commencé cet article sur un problème d'épistémologie pour finir sur un problème posé par l'art littéraire. Ces deux problèmes, nous l'avons vu, se reflètent dans la grammaire du japonais. Ils mettent en cause des traits tellement fondamentaux des deux aspects essentiels de la vie mentale de l'homme en tant qu'elle est liée au langage, à savoir la connaissance, d'une part, et l'art littéraire, d'autre part, que l'on s'attendrait qu'ils marquent inévitablement de leur empreinte la grammaire de n'importe quelle langue. Peut-être la distinction entre style rapporté [*reportive*] et style non rapporté [*nonreportive*] est-elle discernable aussi dans la grammaire de l'anglais ou du français, même si elle y est moins apparente<sup>1</sup>.

Les deuxième et troisième essais exploitent toutes les conséquences de l'existence d'une distinction grammaticale entre les styles *reportive* et *nonreportive*, et des faits d'homogénéité et d'hétérogénéité exposés ci-dessus. Ils insistent sur le fait que le mode de défense des théories

1. Chap. 1, p. 76 (j'ajoute les termes « *reportive* » et « *nonreportive* » entre crochets). Dans l'introduction de Banfield, 1982, Banfield cite ce passage et le commente ainsi: « Et, en effet, cette distinction entre styles objectif [*reportive*] et non objectif [*nonreportive*] se retrouve bien dans la grammaire de l'anglais et d'autres langues européennes; mais, comme le pressentait Kuroda, elle ne s'y manifeste pas sous la forme d'une distinction morphologique entre verbes et adjectifs de sentiment, mais tout particulièrement dans la grammaire du discours rapporté. Pour des langues comme l'anglais (mais aussi le français et l'allemand), l'équivalent du style non objectif [*nonreportive*] dont parle Kuroda pour le japonais est connu des grammairiens modernes sous le terme de *style indirect libre* en français et d'*erlebte Rede* en allemand. Puisqu'il n'y a pas de terme consacré en anglais [...], je propose celui de "paroles et pensées représentées". / Au moment où Kuroda identifiait le style non objectif [*nonreportive*], les paroles et pensées représentées, ainsi que la littérature sur le sujet, lui étaient encore inconnues. Son intuition de l'existence dans la grammaire d'autres langues de la distinction observée en japonais entre styles objectif [*reportive*] et non objectif [*nonreportive*] n'en est que plus saisissante » (1995 [1982], p. 39; j'ajoute les termes entre crochets et modifie légèrement la traduction). Voir aussi Banfield, 2012, p. 29.

communicationnelles confrontées aux critiques n'est qu'une échappatoire («le narrateur omniscient utilise la syntaxe autrement que nous autres, simples mortels», «parle au moyen d'une syntaxe "personnelle"», «utilise une grammaire connue de lui seul», etc.<sup>1</sup>). Ils ajoutent un élément fondamental, qui est la tentative d'unification des antithèses posées entre les phrases utilisées dans le cadre communicationnel et celles qui sont utilisées en dehors de ce cadre.

Dans «Grammaire et récit», Kuroda développe une ligne d'argumentation qui part de l'analyse performative, considérée comme une théorie de la compétence linguistique qui incorpore une théorie communicationnelle de la performance linguistique, montre les difficultés auxquelles cette analyse est confrontée dans le cas des phrases de récit à point de vue, invoque ensuite les travaux de Benveniste sur les relations de temps dans le verbe français (ou, plus exactement, sur les «plans d'énonciation» dégagés à partir de l'observation d'une redondance dans le système des temps du français<sup>2</sup>) et ceux de Hamburger sur la narration fictionnelle, au titre des critiques formulées à l'encontre de la théorie communicationnelle de la narration. Ayant constaté l'absence de synthèse, chez Hamburger, entre les catégories *fiktionalen Erzählen* et *Aussage*, Kuroda entreprend de démontrer que ce qu'il appelle la «fonction objective» du langage et qu'il définit comme la fonction de déclencher un acte qui réalise du sens est la base sur laquelle les antithèses de Hamburger et de Benveniste peuvent atteindre leur synthèse conceptuelle. Selon Kuroda, il est possible et même courant, dans la communication ordinaire par exemple, que la fonction objective d'une phrase soit accompagnée de la fonction communicative. Mais il n'y a aucune nécessité logique à ce qu'il en aille toujours ainsi. Sur le plan empirique, «[l']existence de récits qui ne sont pas interprétables dans le cadre de la théorie communicationnelle (récits qu'on ne peut considérer comme des exemples de *discours*, dans la terminologie de Benveniste, ou d'*Aussage*, dans celle de Hamburger) fournit la preuve que la fonction objective des phrases est essentiellement indépendante de leur fonction communicative<sup>3</sup>».

1. Chap. 2, p. 84, et Chap. 3, p. 105, 106.

2. Kuroda, en effet, s'intéresse peu au système temporel du français en lui-même. Voir Chap. 2, p. 87, Chap. 3, p. 102-103 et n. 4.

3. Chap. 2, p. 91.

« Réflexions sur les fondements de la théorie de la narration » reprend cette ligne d'argumentation, mais introduit des développements nouveaux, portant par exemple sur les indices de fictionnalité de Hamburger, sur les récits de fiction qui peuvent être traités dans le cadre de la théorie communicationnelle de la narration, sur l'actualisation de la fonction objective du langage et éventuellement de la fonction communicative dans la communication ordinaire, dans la narration avec narrateur et dans la narration sans narrateur, enfin sur le rôle de l'auteur dans les narrations avec et sans narrateur. Le vocabulaire de la preuve et de la démonstration est encore plus prégnant que dans « Grammaire et récit » : « Cette analyse montre que la fonction objective de la phrase peut être séparée de sa fonction communicative » ; « Il s'agit simplement de présenter des preuves directes que le langage peut être utilisé en dehors de toute situation communicationnelle réelle ou imaginée. La narration sans narrateur est une telle preuve » ; « En conséquence, on risque de ne même pas envisager la possibilité logique que la fonction objective de la phrase soit essentiellement indépendante de sa fonction communicative, tant qu'aucune preuve ne se présente » ; « Et pourtant les preuves sont tout à fait accessibles » ; « Si la performance linguistique n'est pas la communication, la compétence linguistique ou la grammaire ne peuvent pas être rattachées à la fonction communicative du langage. Voilà la leçon, pour la théorie grammaticale, que nous tirons de l'étude de la théorie du récit<sup>1</sup>. » À la fin de cet essai majeur, Kuroda introduit le terme de « théorie poétique de la narration », pour désigner la théorie narrative reposant sur cette conception innovée de la performance linguistique. Il sera repris dans les quatrième et cinquième essais<sup>2</sup>. Il est à noter que la théorie poétique de la narration *s'oppose* à la théorie communicationnelle de la narration, en tant que cette dernière prétend rendre compte de tous les récits dans le cadre communicationnel. Mais la théorie poétique *contient* également une théorie communicationnelle de la narration, qui lui permet de rendre compte des récits de fiction explicitement situés dans un cadre communicationnel (en ce sens, elle est improprement nommée « théorie non communicationnelle de la narration », désignation que Kuroda, pour sa part, n'utilise pas<sup>3</sup>).

1. Chap. 3, p. 123, 125, 126.

2. Voir Chap. 4, p. 148, et Chap. 5, p. 174.

3. Voir en revanche Banfield, 1982, p. 10 (non traduit dans Banfield 1995 [1982], p. 36), qui semble être à l'origine de l'utilisation habituelle de ce terme chez les commentateurs.

3.2. « Quelques réflexions sur les fondements de la théorie de l'usage du langage » reprend la question des fonctions du langage dans le cadre conceptuel de la théorie des *speech acts*. Kuroda identifie désormais, non pas deux, mais trois fonctions du langage : la fonction communicative, repensée comme fonction de désignation de l'allocutaire (exactement de l'auditeur visé par le locuteur ou de l'allocutaire proprement dit<sup>1</sup>) d'un acte illocutionnaire ; la fonction objectivante ou fonction d'objectivation de la pensée du locuteur ; la fonction objective, déjà identifiée dans les deuxième et troisième essais comme la fonction de base du langage et présentée ici comme la « plus essentielle » des trois fonctions. La fonction objective est présupposée par, c'est-à-dire contenue en tant que composante nécessaire dans la fonction objectivante, qui est présupposée à son tour par la fonction communicative. Tout en continuant de s'appuyer sur l'étude de la théorie narrative, notamment sur l'opposition entre théorie communicationnelle et théorie poétique de la narration, Kuroda apporte un correctif ou un élément de clarification conceptuelle à la caractérisation comme « communicationnelle » de la théorie communicationnelle de la narration :

Toutefois, dans la perspective du présent article, il m'apparaît que la caractéristique cruciale de cette « théorie communicationnelle de la narration » (pour reprendre le terme utilisé dans mes articles antérieurs) est davantage liée à la fonction objectivante qu'à la fonction communicative du langage. Pour se situer dans ce cadre conceptuel, on n'a pas besoin de supposer que tout récit est nécessairement adressé à un allocutaire proprement dit. Le noyau dur de la théorie est l'existence supposée d'un agent narrateur. Tout récit est censé être le produit de l'acte objectivant du narrateur. Les opinions concernant le rôle de l'auditoire ou du lecteur peuvent varier. On peut néanmoins continuer à appeler cette conception « communicationnelle », le récit étant supposé être le produit d'un acte de communication, au sens large du terme, dirigé vers des auditeurs en général, qu'il s'agisse d'auditeurs allocutés ou de tiers auditeurs<sup>2</sup>.

Il replace également les récits à point de vue (appréhendés ici sous l'angle historico-littéraire de la *modern fiction*, du « roman moderniste ») dans l'ensemble des manifestations de l'usage du langage pour sa fonction objective uniquement. D'autres exemples sont fournis

1. Sur la traduction de *intended hearer* par « allocutaire proprement dit », voir Chap. 4, p. 139, n. 1.

2. Chap. 4, p. 147-148. Sur la traduction de *bystander* par « tiers auditeur », voir *ibid.*, p. 141, n. 1.

par les textes législatifs et les usages « magiques » du langage dans les sociétés traditionnelles.

« La théorie des actes de discours reformulée. Pour une théorie de l'usage du langage » fait également référence à la démonstration proposée dans les essais précédents, à savoir qu'on ne peut pas rendre compte des récits à points de vue (« récits écrits dans le style *nonreportive*, un style de prose narrative qui se rencontre fréquemment dans le roman moderniste<sup>1</sup> ») dans le cadre de la théorie communicationnelle de la performance linguistique. Kuroda envisage de resituer cette démonstration dans le cadre conceptuel de la théorie des *speech acts*, de montrer en particulier que la théorie des *speech acts* échoue également à rendre compte des récits à point de vue. Cependant, cette seconde démonstration est laissée implicite. Les problématiques et enjeux généraux de cet essai concernent centralement la théorie des *speech acts* et ses concepts fondamentaux, notamment ceux d'acte et d'effet illocutionnaires, dans leur rapport à la notion de communication. Kuroda établit que tous les actes illocutionnaires ne sont pas des actes de communication au sens strict. Par exemple, l'acte illocutionnaire d'affirmer, distingué de celui d'informer, n'est pas un acte de communication au sens strict, car il n'implique pas d'allocataire proprement dit – exactement, il n'implique pas la croyance qu'un allocataire proprement dit croit que le locuteur croit que la proposition correspondant à l'affirmation s'applique. Ainsi, même s'il peut avoir un auditeur, au sens physique du terme, cet auditeur n'est pas l'allocataire proprement dit de l'acte illocutionnaire, seul équivalent pertinent, selon Kuroda, de la notion de destinataire de la communication dans le cadre de la théorie des *speech acts*. En conclusion, Kuroda revient sur la question des récits, en affirmant que « [t]ous les récits ne peuvent pas être interprétés comme des actes ou des suites d'actes de discours, émanant d'un locuteur ou narrateur, réel ou imaginé. Pour dire les choses autrement, tous les récits ne sont pas des formes de communication, aussi bien au sens large qu'au sens étroit<sup>2</sup> ». La fin de l'essai rappelle le caractère synthétique de la théorie poétique de la narration (contenant une théorie communicationnelle de la narration) et ouvre la perspective d'une nouvelle synthèse, entre la théorie des actes de discours reformulée et la théorie poétique de la narration.

1. Chap. 5, p. 160.

2. *Ibid.*, p. 173.



## Importance des essais de Kuroda dans le contexte de la réflexion actuelle

Le projet de cette édition relève de l'histoire de la linguistique telle qu'elle est conçue par ce qu'on appelle « l'école française », en lien étroit avec l'épistémologie, plus qu'avec l'historiographie pure et simple<sup>1</sup>. Il relève aussi d'une discipline ou d'un champ de recherche qui n'existe pas encore dans l'ensemble des disciplines littéraires, à savoir l'histoire et l'épistémologie de la théorie littéraire. En l'occurrence, il s'agit de faire l'histoire du « récent », de s'intéresser au passé récent de la linguistique et de la théorie littéraire, comparé au passé plus sûrement « révolu » qui intéresse généralement les historiens<sup>2</sup>. Les deux disciplines considérées partagent une condition commune, qui est que les théories récentes y sont souvent victimes du même genre d'oubli que les théories anciennes, un oubli qui n'est pas nécessairement lié à leur falsification ou à leur englobement dans une théorie plus générale (dans le cas de Kuroda, il n'existe, à ma connaissance, aucune tentative de falsification empirique digne de ce nom ; on ne peut pas dire non plus que la théorie poétique de la narration ait été englobée et supplantée par une théorie plus générale). S'y ajoutent, dans le cas des théories récentes, des phénomènes relevant de l'ignorance volontaire ou de la « valorisation » au sens bachelardien du terme – l'attribution à certains concepts ou à certaines hypothèses de valeurs ayant pour support des intérêts non scientifiques. Je partage avec les historiens de la linguistique l'idée qu'un état passé et oublié, voire volontairement ignoré, de la discipline linguistique ou de la discipline théorie littéraire peut retrouver dans l'actualité une pertinence qu'il n'avait plus. J'aborderai successivement trois aspects de cette actualité, en commençant par ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui la « narratologie postclassique » (*postclassical narratology*), aux États-Unis et en Europe, notamment en Allemagne et dans les pays nordiques. J'évoquerai ensuite le débat, spécifiquement français, concernant les relations entre linguistique et littérature, et la conception de la littérature, dans l'analyse du discours et, plus largement, les linguistiques du discours. Je terminerai sur la relecture des années 1970 à laquelle nous invite la lecture (ou la relecture, pour certains) des essais de Kuroda, qui devrait aboutir à une

1. Voir Colombat, Fournier et Puech, 2010, notamment p. 32.

2. Voir Puech, 2008 ; Colombat, Fournier et Puech, 2010, p. 25-31, 230-233.

vision plus nuancée et plus complexe des relations entre linguistique et littérature durant cette période.

4.1. Les discussions actuelles accordent une grande importance à la distinction entre la narratologie «classique» et la narratologie «post-classique» (terminologie proposée, non par des historiens, mais par les propres acteurs du second mouvement)<sup>1</sup>. Selon David Herman, «la narratologie postclassique (qui ne doit pas être confondue avec les théories poststructuralistes du récit) contient la narratologie classique comme un de ses “moments”, mais est marquée par une profusion de nouvelles méthodologies et hypothèses de recherche: il en résulte une foule de nouvelles perspectives concernant les formes et les fonctions du récit lui-même<sup>2</sup>». Herman énumère quelques-unes de ces méthodologies de recherche: féministe, bakhtinienne, déconstructionniste, *reader-response* (relative à la «théorie de la réponse du lecteur»), psychanalytique, historiciste, rhétorique, *film-theoretical* (relative à la «théorie du film»), computationnelle, discursiviste au sens de l'analyse du discours américaine, psycholinguistique<sup>3</sup> – on pourrait ajouter: pragmatique au sens de la théorie des *speech acts*, sémantico-logique au sens de la théorie des mondes possibles, cognitiviste, culturaliste, ethnociste, postcoloniale, etc. Ansgar Nünning, lui, oppose trait pour trait la «narratologie structuraliste (classique)» et les «nouvelles narratologies (postclassiques)»: la première centrée sur le texte, la seconde sur le contexte; la première ayant pour objet la «langue» narrative (une extrapolation du concept saussurien de *langue* au domaine du récit), la seconde la «parole» narrative (les récits, dans toute leur diversité); la première mettant l'accent sur la théorie, la description formaliste et la taxinomie des techniques narratives, la seconde sur l'application, les lectures thématiques et idéologiques, etc.<sup>4</sup>. Il convient de préciser que les récits qui constituent l'objet de la ou des narratologies postclassiques ne se limitent pas aux récits littéraires, fictionnels ou non fictionnels, mais incluent les récits filmiques, graphiques, pictu-

1. Voir Herman, 1997, 1999; Nünning et Nünning, 2002; Nünning, 2003 (voir aussi Nünning, 2010 [2003]); Fludernik, 2005; Herman et Vervaeck, 2005; Prince, 2006; Meister, 2009; Pier et Berthelot, 2010; Alber et Fludernik, 2010. Gerald Prince peut être considéré à la fois comme un acteur du premier et du second mouvement.

2. Herman, 1999, p. 2-3 (je traduis).

3. Voir *ibid.*, p. 1.

4. Voir Nünning, 2010 [2003], p. 19.

raux, musicaux, et également des récits non artistiques, conversationnels, journalistiques, historiques, les récits en sciences, en droit, en médecine, etc. Dans l'introduction du dernier ouvrage collectif de la narratologie postclassique, Jan Alber et Monika Fludernik affirment que le projet est entré dans une seconde phase, définie comme une phase de consolidation et de poursuite de la diversification (voir les titres attribués aux deux parties de cette introduction : « La narratologie postclassique : première phase. Multiplicités, interdisciplinarités, transmédialités » ; « Deuxième phase : consolidation et poursuite de la diversification. Les essais réunis dans ce volume » <sup>1</sup>).

Il me semble toutefois que le maintien du terme « narratologie » est au moins aussi important que la distinction entre classique et post-classique. La narratologie postclassique partage avec la narratologie classique le fait d'être une théorie communicationnelle du récit ou de la narration, pour reprendre les termes de Kuroda (il vaudrait d'ailleurs mieux dire qu'elle est composée, dans sa grande majorité, de théories communicationnelles de la narration, c'est-à-dire de théories de la narration basées sur la théorie communicationnelle de la performance linguistique, ou du langage en général, sans distinction entre la compétence et la performance linguistiques <sup>2</sup>). On pourrait reprendre également son analyse de la caractéristique cruciale de la théorie communicationnelle de la narration comme étant davantage liée à la fonction objectivante qu'à la fonction communicative du langage : dans la narratologie postclassique, comme dans la narratologie classique, le noyau dur de la théorie est l'existence supposée d'un agent narrateur ; les opinions concernant le rôle et le statut de son destinataire, ou « narrataire », peuvent varier <sup>3</sup>. La catégorisation des narrateurs comme « homodiégétiques » ou « hétérodiégétiques »

1. Alber et Fludernik, 2010, p. 5, 15 (je traduis).

2. Même les théoriciens comme Richard Walsh, qui formulent des critiques fortes contre la théorie narrative de la narration de fiction (y compris contre l'opposition entre « homodiégétique » et « hétérodiégétique », et contre le narrateur omniscient), ne critiquent pas son étayage sur la théorie communicationnelle de la performance linguistique. « Mes propres objections contre le narrateur, écrit Walsh, sont basées sur des critères représentationnels plutôt que linguistiques. Par conséquent, je défendrai l'idée que certains "narrateurs" sont en dehors de la représentation, non celle que certains récits fonctionnent en dehors de la communication » (Walsh, 1997, p. 496, n. 1, repris dans 2007, p. 174, n. 1 ; je traduis). Voir aussi Fludernik, 2010, p. 123-130 ; Alber, 2010, p. 169, n. 14.

3. Voir Herman, Jahn et Ryan (éd.), 2005, p. 338 (article « Narratee »).

est toujours largement utilisée et reconduit, plus ou moins consciemment, l'idée que les récits de fiction à la première et à la troisième personne ne se distinguent pas sous l'angle de la narration, considérée comme communication. On trouve encore de très nombreuses références au narrateur omniscient. Sur ce point en particulier, il me semble que la lecture en continu des essais de Kuroda devrait au moins susciter la gêne et l'interrogation – interrogation sur la place de cette entité dans une théorie (ou une somme de contributions théoriques) qui, bien qu'elle soit à l'évidence soumise à des forces centrifuges, n'a pas renoncé à proposer une approche sinon scientifique, du moins rationnelle du récit<sup>1</sup>. « Le narrateur omniscient est un sujet de conscience imaginaire et omniprésent qu'on suppose capable de pénétrer dans l'esprit de chacun des personnages<sup>2</sup>. » « Introduire aussi brutalement l'omniscience du narrateur pourrait passer pour une faute de goût. Mais laisser le narrateur dans l'ombre pour s'extasier ensuite, en secret, devant sa subtilité et son caractère insaisissable, voilà qui ne vaut guère mieux<sup>3</sup>. » « Manifestement, une reconnaissance directe du narrateur omniscient serait déplaisante. Mais laisser le narrateur dans l'ombre, pour s'émerveiller en secret de sa subtilité et de sa nature insaisissable n'est pas mieux. Ou bien nous devons accepter l'opacité épistémologique ou métaphysique de la théorie narratrice [ou narratoriale] de la narration, ou bien nous devons examiner et questionner les prémisses fondamentales de nature linguistique qui la sous-tendent<sup>4</sup>. » « Il n'est pas surprenant que l'esprit critique moderne ne puisse se satisfaire d'une notion aussi mystérieuse que celle de narrateur omniscient<sup>5</sup>. » « Le narrateur omniscient hante les critiques littéraires depuis des décades. Mais peut-être que l'élimination convaincante et définitive de ce fantôme ne se fera que si l'on reconnaît qu'il n'est pas logiquement nécessaire de lier performance linguistique et communication<sup>6</sup>. » « J'ai présenté un certain nombre d'arguments contre cette créature énigmatique que constitue le narrateur omniscient dans des articles publiés antérieurement<sup>7</sup>. »

1. Je précise qu'une édition en anglais de cet ouvrage est envisagée pour les années à venir. Les narratologues postclassiques, en effet, sont majoritairement non francophones.

2. Chap. 1, p. 64.

3. Chap. 2, p. 84.

4. Chap. 3, p. 101.

5. *Ibid.*, p. 102.

6. *Ibid.*, p. 125.

7. Chap. 6, p. 188.

Il me semble aussi que les arguments syntaxiques et sémantiques de Kuroda sont propres à convaincre des esprits rationnels. Enfin, il est un fait qui ne saurait être sérieusement contesté : Kuroda propose et, ce faisant, exemplifie la possibilité de proposer une théorie alternative, « non narratorial-omnisciente », des phénomènes dont la notion de narrateur omniscient était et est encore censée rendre compte.

Un des champs de recherche les plus développés actuellement est la théorie et l'analyse des récits « non naturels » (*unnatural narratives*), appelée par métonymie la « narratologie non naturelle » (*unnatural narratology*)<sup>1</sup>. La définition des récits non naturels varie assez notablement d'un représentant de la narratologie non naturelle à un autre ; quant à celle du « naturel », en relation avec des récits littéraires, elle n'est pas sans poser problème – mais je ne développerai pas ces points ici<sup>2</sup>. Ce que je voudrais simplement faire remarquer, c'est que cette attention nouvelle accordée au « non-naturel », y compris dans les récits de fiction qui semblent à première vue les plus éloignés des récits considérés comme non naturels (à la « non-naturalité potentielle des façons de raconter conventionnelles, réalistes et mimétiques », selon Jan Alber et Rüdiger Heinze<sup>3</sup>), cette attention nouvelle, très féconde par certains aspects, s'accompagne d'une naïveté intellectuelle qui ne semble plus porteuse pour aujourd'hui. Je donnerai deux exemples. Dans un article-manifeste intitulé « Unnatural narratives, unnatural narratology: beyond mimetic models » (« Récits non naturels, narratologie non naturelle : au-delà des modèles mimétiques »), Jan Alber, Stefan Iversen, Henrik Skov Nielsen et Brian Richardson distinguent trois aspects de la non-naturalité dans les récits de fiction : les univers diégétiques non naturels (*unnatural storyworlds*), les esprits ou les états mentaux non naturels (*unnatural minds*), les actes de narration non naturels (*unnatural acts of narration*)<sup>4</sup>. Parmi ces derniers, ils mentionnent « les actes de narration non naturels des récits de fiction à la troisième personne, incluant

1. Voir par exemple <http://nordisk.au.dk/forskning/forskningscentre/nrl/unnatural> (consulté le 8 mars 2012). La page contient des liens vers le *Dictionary of Unnatural Narratology* (*Dictionnaire de narratologie non naturelle*) et vers un certain nombre de communications de colloques et de publications en ligne, ainsi qu'une bibliographie extensive. Voir aussi Alber et Heinze (éd.), 2011 ; Iversen, Nielsen, Richardson (éd.), à paraître 2013.

2. Je renvoie à Alber et Heinze, 2011, p. 1-5 ; Hansen, 2011, p. 162-168.

3. Alber et Heinze, 2011, p. 3, n. 7 (je traduis).

4. Voir Alber, Iversen, Nielsen, Richardson, 2010, p. 116 et *passim*.

les récits en mode réflecteur ou l'«omniscience» narrative<sup>1</sup>». Certes, il ne s'agit que d'une mention faite en passant, mais elle est significative, car elle revient à confondre sous la catégorie du non-naturel un acte de narration fictionnel (par exemple, l'acte de narration d'un animal ou celui d'un personnage avant sa naissance ou après sa mort), comparable à n'importe quel autre acte fictionnel sans correspondant dans le monde réel, et l'acte de narration purement théorique, postulé par la théorie, du narrateur omniscient. De la même façon, dans «The diachronic development of unnaturalness: a new view on genre» («Le développement diachronique de la non-naturalité: un regard neuf sur le genre»), Jan Alber écrit: «Les romans modernistes nous donnent généralement accès aux pensées et aux sentiments de personnages-réflecteurs (comme Stephen Dedalus, Leopold Bloom, Clarissa Dalloway).» Il compare cette possibilité avec ce qu'il nous est possible de faire dans le monde réel, cite Dorrit Cohn: «Dans *Le Propre de la fiction*, Dorrit Cohn décrit ce phénomène en termes de “pouvoir *non naturel*” possédé par les narrateurs à la troisième personne “de pénétrer le psychisme de leurs protagonistes”», avant d'ajouter: «Cette plongée (physiquement impossible) dans les pensées des personnages a été progressivement naturalisée et conventionnalisée dans la fiction moderniste<sup>2</sup>.» Là encore, il s'agit d'une ontologisation de l'entité théorique appelée par Cohn «narrateur à la troisième personne», qui est située comme une entité existant dans le monde de la fiction et dotée de propriétés, comme n'importe quelle autre entité fictionnelle. Alber cite et commente ensuite un passage de *Mrs Dalloway* (extrait du monologue intérieur de Septimus Warren Smith): selon lui, ce passage peut être qualifié de non naturel, «non parce qu'il nous confronte à un personnage de schizophrène (les schizophrènes existent dans le monde réel)», mais «parce que le narrateur à la troisième personne est capable, d'une façon ou d'une autre, de connaître et de nous dire exactement ce que

1. *Ibid.*, p. 124 (je traduis). Le terme de «récits en mode réflecteur» (*reflector-mode narratives*) est emprunté à Franz K. Stanzel (voir Stanzel, 1984 [1979/1982], p. 5 et *passim*) et correspond à ce que j'ai appelé ici les «récits à point de vue». Il semble que la conjonction de coordination «ou» dans «les récits en mode réflecteur ou l'«omniscience» narrative» ne soit pas disjonctive, mais indique une expression alternative de la même idée. Voir <http://nordisk.au.dk/forskning/forskningscentre/nrl/undictionary> à l'article «Narration, unnatural» (consulté le 8 mars 2012).

2. Alber, 2011, p. 56 (je traduis). Voir aussi Cohn, 1999, p. 106 (Cohn, 2001 [1999], p. 71). Alber réitère cette idée dans Alber, 2012, p. 14 et n. 4.

pense et ressent Septimus<sup>1</sup>». On voit bien, à travers cet exemple, qu'il y a une continuité entre la position d'une représentante de la narratologie classique (Dorrit Cohn) et celle d'un représentant de la narratologie postclassique et de la narratologie non naturelle (Jan Alber) concernant la question du narrateur omniscient. On retrouve également la confusion signalée plus haut entre des réalités non naturelles, ou prétendument telles, d'origine et de nature différentes.

Il est juste de noter toutefois que certains théoriciens actuels font preuve de plus de clairvoyance. Lars-Åke Skalin écrit, par exemple, dans «How strange are the “strange voices” of fiction?» («Mesurer l'étrangeté des “voix étranges” de la fiction») :

Mon approche du problème [de l'«étrangeté narrative»] est beaucoup plus radicale [que celles qui viennent d'être évoquées, celle de Brian Richardson notamment]. Je ne me contenterai pas de repérer des «voix étranges», je m'efforcerai aussi de les faire taire. La première étape consiste à se demander si l'«étrangeté» est créée par l'art de la fiction ou par une théorie particulière de cet art. L'idée est que, si nous considérons la théorie narrative standard comme acquise, il y a toutes chances pour que nous trouvions beaucoup plus de «voix étranges» dans la littérature qu'on n'en suppose habituellement. Même la fiction narrative traditionnelle nous paraîtra «non naturelle». Cette proposition a des conséquences sur la compréhension des concepts fondamentaux de la narratologie, tels que «récit», «narrateur», «histoire», ainsi que sur le choix des stratégies de théorisation du récit<sup>2</sup>.

Skalin est également l'un des seuls, sinon le seul théoricien actuel, à dénoncer l'«illusion narrative» (*narrative fallacy*) dont est victime la narratologie dans son approche des récits littéraires, et à opposer explicitement «narratologie» et «poétique» du récit<sup>3</sup>.

Il ne faut pas se dissimuler qu'il existe des obstacles à la bonne réception des essais de Kuroda dans le contexte de la recherche narratologique actuelle. L'obstacle majeur est constitué par le fait que la narratologie postclassique dans son ensemble est et revendique d'être une entreprise *transgénérique*, *transdisciplinaire* et *transmédiale*<sup>4</sup>.

1. Alber, 2011 : 58 (je traduis).

2. Skalin, 2011, p. 104 (je traduis). L'illusion narrative selon Skalin consiste à substituer le récit, défini comme le fait que «quelqu'un raconte à quelqu'un d'autre que quelque chose est arrivé», au texte littéraire

3. Voir *ibid.*, p. 106.

4. Voir Alber et Fludernik, 2010, p. 21.

Cette entreprise semble contradictoire avec l'approche essentiellement linguistique et centrée sur le récit littéraire et fictionnel proposée par Kuroda. D'autre part, à l'intérieur de cet ensemble, les contributions stylistiques et plus encore linguistiques sont rares (les narratologues postclassiques se réfèrent plus volontiers à la théorie des *speech acts*, à la théorie de la pertinence de Dan Sperber et Deirdre Wilson, ou à des versions simplifiées de certaines théories linguistico-cognitives qu'à des théories ou des méthodes d'analyse portant sur les formes langagières à proprement parler). La culture linguistique de beaucoup de narratologues postclassiques paraît relativement limitée<sup>1</sup>. On peut même déceler chez certains une réaction de rejet à l'égard de l'approche linguistique du récit littéraire. Tout cela doit être mis en relation avec l'auto-définition de la narratologie actuelle comme « postclassique » et avec sa fixation, sa rétrospection quasi exclusive sur le passé « classique » de la discipline, fréquemment qualifié de « structuraliste », au sens du structuralisme linguistique – comme si le structuralisme de Roland Barthes, Gérard Genette, Tzvetan Todorov, Gerald Prince, Mieke Bal, Seymour Chatman, Shlomith Rimmon-Kenan, n'était pas une généralisation, une extrapolation extra-linguistique, mais une théorie linguistique, reconnaissable comme telle par les linguistes.

En revanche, il me semble que le projet de comprendre le récit de fiction (exactement l'usage qui peut être fait de certaines formes langagières dans le récit de fiction) par le biais des attitudes mentales des personnages et de celles du lecteur, tel qu'il est mis en œuvre dans le sixième essai de cet ouvrage, « Étude du "marqueur de topique" *wa* dans des passages de romans de Tolstoï, Lawrence et Faulkner (en traduction japonaise, évidemment) », est susceptible d'intéresser les représentants de la « narratologie cognitive », autre courant de la narratologie postclassique très productif actuellement<sup>2</sup>. La condition préalable est qu'ils acceptent de suivre un raisonnement linguistique et un raisonnement portant, de surcroît, sur une langue très différente de la leur. Kuroda montre en effet dans cet essai que la langue

1. J'excepte de cette généralisation, qui risque d'être considérée comme excessive par les narratologues et insuffisante par les linguistes, certains narratologues postclassiques, comme Monika Fludernik (voir notamment Fludernik, 1993) ou David Herman. Voir aussi Wolff Lundholt, 2008, mais cet ouvrage est trop peu diffusé pour faire partie des ouvrages de référence de la narratologie postclassique.

2. La narratologie cognitive est associée principalement aux noms de Monika Fludernik, David Herman, Patrick Colm Hogan, Manfred Jahn, Alan Palmer et Lisa Zunshine.



japonaise a la possibilité de représenter un « jugement double » (dans une conceptualisation proche de celle de Franz Brentano et Anton Marty)<sup>1</sup> dans l'esprit d'un ou de plusieurs personnages donnés ou interprétés comme sujets-supports du point de vue, possibilité qui n'a pas d'équivalent dans la version anglaise et aussi bien française des phrases considérées.

4.2. Je traiterai plus rapidement les deux derniers points et laisserai à d'autres le soin de compléter cette introduction, qui comporte certainement de nombreuses lacunes. La lecture des essais de Kuroda peut revêtir un sens particulier dans le contexte du débat concernant les relations entre linguistique et littérature, et la conception de la littérature, dans l'analyse et, plus généralement, les linguistiques du discours<sup>2</sup>. Ce débat peut être résumé de la façon suivante, en laissant de côté certains aspects non nécessairement secondaires, mais qu'il serait trop long de présenter ici : la reconnaissance de la nature discursive du fait littéraire représente-t-elle un progrès théorique indéniable (position des représentants de l'analyse du discours) ou est-elle réalisée de telle sorte qu'elle apparaît plutôt comme un obstacle épistémologique, interdisant de poser le problème crucial d'une spécificité au moins hypothétique de la littérature (position des critiques de l'analyse du discours, qu'on peut aussi appeler les tenants du projet d'une « poétique du discours<sup>3</sup> »)? Les deux parties en présence partagent un même horizon de rétrospection : le « structuralisme littéraire » et sa tendance à investiguer la « langue » littéraire, en particulier narrative (une extrapolation du concept saussurien de *langue* au domaine du récit), au détriment d'une véritable approche linguistique du récit. Les tenants du projet d'une poétique du discours vont largement au-delà dans leur rétrospection, puisque le point de départ de leur réflexion est constitué par la publication de nouveaux textes de Saussure, qui introduisent dans la linguistique une conceptualisation du *discours*.

1. Voir Chap. 6, p. 175-177, 191, 195.

2. Voir le numéro 159 de la revue *Langages*, « Linguistique et poétique du discours. À partir de Saussure », notamment la présentation de Jean-Louis Chiss et Gérard Dessons (Chiss et Dessons, 2005) et l'article de J.-L. Chiss (Chiss, 2005). Voir aussi, plus récemment, la présentation de l'ouvrage collectif dirigé par Claire Badiou-Monferran (Badiou-Monferran, 2010, notamment p. 46 *sq.*).

3. Voir Chiss et Dessons, 2005, p. 4-5 et *passim*. C. Badiou-Monferran, quant à elle, propose l'appellation de « néo-saussuriens » (voir Badiou-Monferran, 2011, p. 49 et n. 137).

Selon Jean-Louis Chiss, « la problématique des emprunts, des transferts, des “modèles” ne se nourrit plus des catégories du structuralisme linguistique à partir des dichotomies saussuriennes du *Cours* reprises par les formalistes russes et Roland Barthes [...] ; l’appareil conceptuel a changé du structuralisme littéraire à l’analyse du discours puisque cette dernière est précisément née en partie de la croyance selon laquelle Saussure aurait exclu le discours de la linguistique [...] ; l’efficacité analytique s’est prudemment substituée au vœu de scientificité. L’essentiel demeure, c’est-à-dire le juste constat de la séparation entre linguistique et théorie de la littérature et la réponse épistémologiquement impertinente du dialogue entre disciplines constituées dont une des figures marquantes reste [l’]applicationnisme [...] »<sup>1</sup>. Il me semble que la publication des essais de Kuroda complique les choses de manière intéressante. D’un côté, ces essais proposent une véritable approche linguistique de la narration de fiction, quasiment contemporaine de et radicalement opposée à l’approche « structuraliste » du récit. D’un autre côté, l’approche linguistique de Kuroda est très éloignée des approches linguistiques et discursives actuelles. Elle est essentiellement basée sur la syntaxe, même si elle accorde une place importante aux considérations sémantiques. Dans les quatrième et cinquième essais, Kuroda jette les bases d’une théorie « autonome » de l’usage du langage, ou de la pragmatique, qui paraît également très éloignée des conceptions actuelles (il semble d’ailleurs en avoir conscience, puisqu’à la fin du quatrième essai, il évoque le fait que « ce qui [l]’a intéressé ici doit pouvoir servir de fondement pour l’étude de l’usage du langage ou de ce qui en résulte, à savoir le discours au sens large »<sup>2</sup>). On pourrait d’ailleurs s’interroger, à la suite de Kuroda, sur les fondements théoriques des conceptions et des pratiques actuelles (qu’est-ce qui tient lieu de la théorie « fondamentale » que Kuroda propose dans le quatrième essai?). Enfin, si l’on fait abstraction du type d’approche linguistique proposé et que l’on ne s’intéresse qu’aux relations entre linguistique et littérature et à la conception de la littérature qui se reflètent dans ces essais, Kuroda se place clairement dans le camp des linguistes poéticiens, par opposition à celui des analystes du discours. Chez lui, pas d’applicationnisme, de volonté d’appliquer aux textes littéraires des outils d’analyse élaborés sur d’autres corpus ; pas

1. Chiss, 2005, p. 41.

2. Chap. 4, p. 155.

de « séparation » non plus, au sens où l'entend Chiss, entre la linguistique et la théorie de la littérature. Kuroda pense ensemble le langage et la littérature (faisant d'ailleurs mentir Henri Meschonnic quand il parle, dans le même numéro de *Langages*, de « leur séparation entre des disciplines régionales, distinctes, sinon parfois radicalement étrangères, comme dans la grammaire générative<sup>1</sup> »).

4.3. La lecture ou la relecture des essais de Kuroda devrait assurément s'avérer intéressante pour les historiens de la linguistique et de la théorie littéraire actuels. Dans cette perspective, les éléments essentiels à retenir seraient les suivants : l'approche par un linguiste de problèmes relevant de la théorie narrative (et aussi, comme il l'indique lui-même, de la stylistique), s'opposant de multiples façons à l'approche globalement non linguistique proposée par les narratologues « structuralistes » des mêmes problèmes. Comme spécification de l'élément précédent, la dénonciation très précoce, dès 1974, de la révision, ou de la distorsion dans un sens communicationnel, opérée par Genette de l'opposition entre *histoire* et *discours* posée par Benveniste. Une conception non taxinomique de la théorie narrative : Kuroda construit, à partir d'un ensemble limité d'observations et d'expérimentations, un modèle théorique permettant de rendre compte de la narration de fiction, considérée comme un type particulier de performance linguistique ; il ne cherche pas à observer le plus grand nombre de faits narratifs ou narrationnels possibles, à les grouper et à les classer, selon des critères divers. Dernier élément : le mouvement d'élargissement de la perspective, selon moi sans précédent et sans équivalent chez les linguistes qui se sont intéressés à la littérature, de la narration de fiction, considérée comme un type particulier de performance linguistique, à la théorie de la performance linguistique ou de l'usage du langage en général.

On voit aussi que l'épistémologie historique des théories littéraires peut et même doit faire partie de l'histoire des théories linguistiques, ou du moins de certains de leurs aspects, peu étudiés jusqu'à présent, de même que l'histoire des théories linguistiques est susceptible d'éclairer certains aspects de celle des théories littéraires.

1. Meschonnic, 2005, p. 13.

\*

J'emprunte à Kuroda ma conclusion, en forme d'envoi. Concevoir une théorie de la narration dans laquelle la narration de fiction n'est pas nécessairement considérée comme une forme de communication, mais peut être interprétée dans le cadre communicationnel *ou non*, ne devrait en aucune façon être considéré comme un encouragement à ignorer ou à abandonner les recherches sur la narration de fiction. Si on y voit une telle implication, ce n'est pas un problème de linguistique ou de théorie narrative, mais de psychologie ou de sociologie des linguistes et des théoriciens du récit.

Paris, avril 2012.